

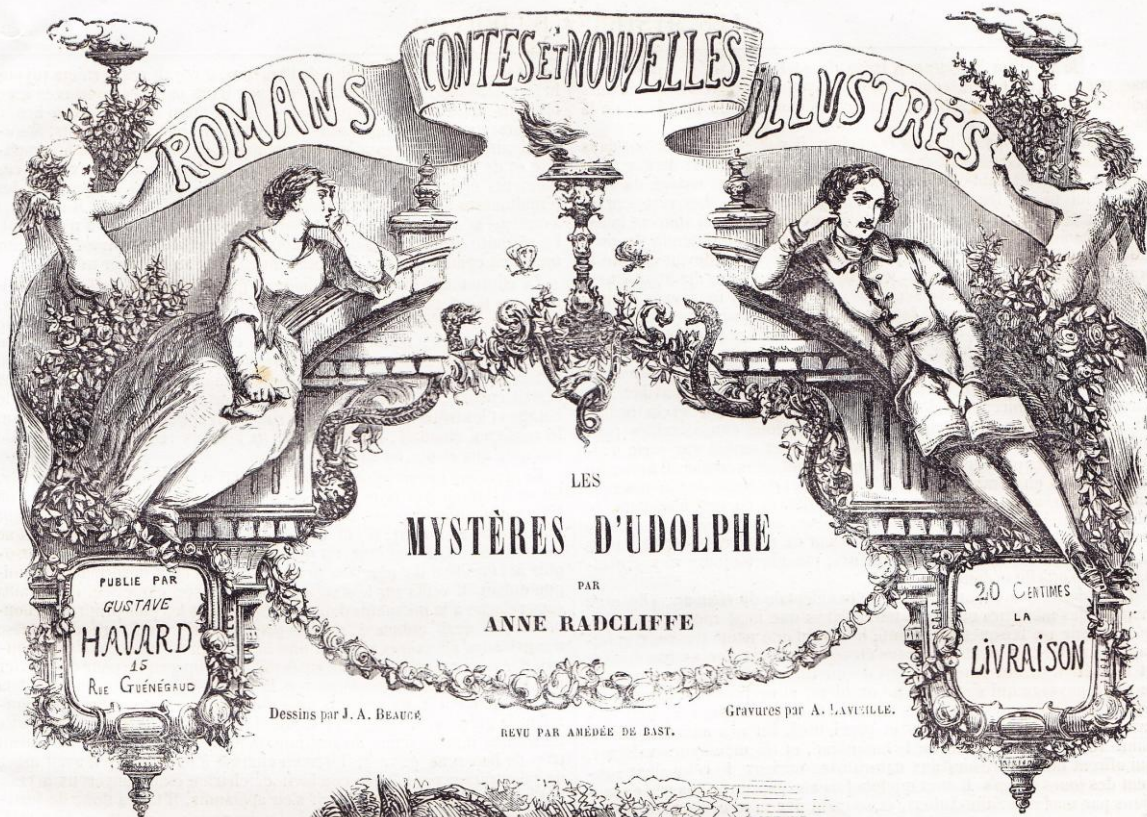
**Gravures et autres illustrations**  
**pour des romans populaires**  
**publiées en France ou en Belgique**  
**entre la moitié du dix-neuvième siècle**  
**et le début du vingtième siècle (22).**  
par Bernard GOORDEN

Les illustrations nous ont attiré vers des romans populaires dès l'âge de 6 ans.

Lorsque nous avons fait la connaissance en 1974 de Jacques VAN HERP, notre *maître* et grand spécialiste de la littérature populaire, nous avons déjà lu plusieurs centaines de romans populaires, notamment illustrés.

Notre collection "***IDES... ET AUTRES***", créée fin 1973, leur a fait la part belle jusqu'à la fin de 1998. Notre site INTERNET a poursuivi sur cette lancée.

Nous avons apprécié les **24** illustrations suivantes, réalisées par un ou des illustrateur(s) non identifié(s), apparemment gravées sur bois principalement par A. LAVIEILLE, dans ***Les mystères d'Udolphe*** d'Ann RADCLIFFE et elles ne semblent pas être reproduites à partir d'une édition anglaise.



CHAPITRE PREMIER.

Sur les bords de la Garonne existait en 1584, dans la province de Guyenne, le château de M. Saint-Aubert. De ses fenêtres on découvrait les riches paysages de la Guyenne, qui s'étendaient le long du fleuve, couronnés de bois, de vignes et d'oliviers. Au midi, la perspective était bornée par la masse imposante des Pyrénées, dont les sommets, tantôt cachés dans les nuages, tantôt laissant apercevoir leurs formes bizarres, se montraient quelquefois nus et sauvages au milieu des vapeurs bleuâtres de l'horizon, et quelquefois découvraient leurs pentes, le long desquelles de noirs sapins se balançaient, agités par les vents. D'affreux précipices contrastaient avec la douce verdure des pâturages et des bois qui les avoisinaient : des troupeaux, de simples chaumières reposaient les regards fatigués de l'aspect des abîmes. Au nord et à l'orient s'étendaient à perte de vue les plaines du Languedoc, et l'horizon se confondait au couchant avec les eaux du golfe de Gascogne. M. Saint-Aubert aimait à errer, accompagné de sa femme et de sa fille, sur les bords de la Garonne ; il se plaisait à écouter le murmure harmonieux



Le blessé.

de ses eaux. Il avait connu une autre vie que cette vie simple et champêtre ; il avait longtemps vécu dans le tourbillon du grand monde, et le tableau flateur de l'espèce humaine, que son jeune cœur s'était tracé, avait subi les tristes altérations de l'expérience. Néanmoins la perte de ses illusions n'avait ni ébranlé ses principes ni refroidi sa bienveillance : il avait quitté la multitude avec plus de pitié que de colère, et s'était borné pour toujours aux douces jouissances de la nature, aux plaisirs innocents de l'étude, à l'exercice enfin des vertus domestiques.

Il était d'une branche cadette, mais il descendait d'une illustre famille ; et ses parents auraient souhaité que, pour réparer les injures de la fortune, il eût eu recours à quelque riche alliance, ou tenté de réussir par les manœuvres de l'intrigue. Pour ce dernier plan, Saint-Aubert avait dans l'âme trop d'honneur, trop de délicatesse ; et quant au premier, il avait trop peu d'ambition pour sacrifier ce qu'il appelait le bonheur à l'acquisition des richesses. Après la mort de son père, il épousa une femme aimable, son égale en naissance aussi bien qu'en fortune. Le luxe et la générosité

de son père avait tellement obéré le patrimoine qu'il lui avait laissé, qu'il fut forcé d'en aliéner une partie. Quelques années après son ma-



parler. Le moment de la séparation était venu : Saint-Aubert dit à Valancourt qu'il espérait le voir à la vallée, et qu'il n'y passerait sûrement pas sans les honorer d'une visite. Valancourt le remercia vivement, et l'assura qu'il n'y manquerait jamais. En disant ces mots, il regardait timidement Emilie, et elle s'efforçait de sourire au milieu de sa profonde tristesse. Ils passèrent quelques minutes dans un entretien fort animé ; Saint-Aubert prit le chemin du carrosse, Emilie et Valancourt suivirent en silence. Valancourt restait à la portière après qu'ils furent montés ; aucun ne semblait avoir assez de courage pour dire adieu. A la fin Saint-Aubert prononça le triste mot ; Emilie le rendit à Valancourt, qui le répéta avec un sourire forcé, et la voiture se mit en marche.

Les voyageurs restèrent quelque temps sans rien dire. Saint-Aubert rompit le silence, en s'écriant : C'est un intéressant jeune homme. Il y a bien des années qu'une connaissance si courte ne m'a si tendrement attaché. Il me rappelle les jours de ma jeunesse, ce temps où tout me semblait admirable et nouveau. Saint-Aubert soupira et retomba dans la rêverie. Emilie se pencha à la portière, et revit Valancourt immobile à la porte et les suivant des yeux ; il l'aperçut et salua de la main : elle rendit cet adieu, et le tournant de la route ne lui permit plus de le voir.



Saint-Aubert.

Je me souviens de ce que j'étais à cet âge, reprit Saint-Aubert : je pensais et sentais précisément comme lui ; le monde alors s'ouvrait devant moi, et maintenant il se ferme.

— O cher papa ! ne vous livrez pas à des pensées si sombres, dit Emilie d'une voix tremblante : vous avez, je l'espère, bien des années à vivre, pour votre honneur et pour le mien.

— Ah ! mon Emilie, s'écria Saint-Aubert : pour le tien ! oui, j'espère bien qu'il en est ainsi. Il essuya une larme qui coulait le long de ses joues, et souriant de son attendrissement, il ajouta d'une voix tendre : Il y a quelque chose dans l'ardeur et l'ingénuité de ce jeune homme, qui doit surtout enchanter un vieillard, dont le poison du monde n'a point altéré les sentiments ; oui, je découvre en lui je ne sais quoi d'insinuant, de vivifiant, comme la vue du printemps lorsque l'on est malade. L'esprit du malade prend quelque chose du renouvellement de la sève, et les yeux se raniment aux rayons du midi : Valancourt est pour moi cet heureux printemps.

Emilie, qui pressait tendrement la main de son père, n'avait jamais entendu de sa bouche un éloge qui l'eût autant ravie, pas même quand elle en avait été l'objet.

Ils voyageaient au milieu des vignobles, des bois et des prairies, enchantés à chaque pas de ce charmant paysage que bornaient les Pyrénées et l'immensité de l'Océan. Bientôt après midi ils atteignirent Collioure, situé sur la Méditerranée. Ils y dînèrent, et laissèrent passer

la grande chaleur : ils reprirent les rivages enchanteurs qui s'étendent jusqu'au Languedoc. Emilie considérait avec enthousiasme le vaste empire des flots, dont les lumières et les ombres variaient si singulièrement la surface, et dont les bords, ornés de bois, portaient déjà les premières livrées de l'automne.

Saint-Aubert était impatient de se trouver à Perpignan, où il attendait des lettres de M. Quesnel ; et c'était l'attente de ces lettres qui lui avait fait quitter Collioure, malgré le besoin qu'il avait d'un peu de repos. Après quelques heures de chemin, il s'endormit ; et Emilie, qui avait mis deux ou trois livres dans la voiture en quittant la vallée, eut le loisir d'en faire usage. Elle chercha celui dans lequel Valancourt avait lu la veille ; elle désirait de repasser les pages sur lesquelles les yeux d'un ami si cher s'étaient fixés tout nouvellement. Elle voulait appuyer sur les passages qu'il admirait, les prononcer comme il le faisait, et le ramener, pour ainsi dire, en sa présence. En cherchant ce livre, qu'elle ne pouvait trouver, elle aperçut à la place un volume de Pétrarque, qui avait appartenu à Valancourt, dont le nom était écrit dessus. Souvent il lui en lisait des passages, et toujours avec cette expression pathétique qui caractérisait les sentiments de l'auteur.

Ils arrivèrent à Perpignan bientôt après le soleil couché. Saint-Aubert trouva les lettres qu'il attendait de M. Quesnel. Il en parut si dououreusement affecté, qu'Emilie, effrayée, le conjura, autant que sa délicatesse le lui permit, de lui en expliquer le contenu. Il ne répondit que par ses larmes, et bientôt parla d'autre chose. Emilie s'interdit de le presser davantage ; mais l'état de son père l'occupait fortement, et de la nuit elle ne put dormir.

Le lendemain ils continuèrent de suivre la côte, à l'effet de gagner Leucate, sur la Méditerranée, et situé sur la frontière du Roussillon et du Languedoc. En chemin, Emilie renouvela les sollicitations de la veille, et parut tellement troublée du silence et du désespoir de Saint-Aubert, qu'enfin il bannit la réserve. Je ne voulais pas, ma chère Emilie, lui dit-il, répandre un nuage sur vos plaisirs, et j'aurais désiré, du moins pendant le voyage, vous cacher quelques circonstances dont il eût bien fallu vous informer un jour ; votre affliction m'en empêche, et vous souffrez peut-être autant de votre inquiétude que vous souffrirez de la vérité. La visite de M. Quesnel fut pour moi une époque fatale. Il me dit alors une partie des nouvelles que sa lettre vient de me confirmer. Vous m'avez entendu parler d'un M. Motteville, de Paris ; mais vous ignorez que la principale partie de ce que je possède était déposée dans ses mains ; j'avais en lui une entière confiance, et je ne veux pas le croire encore indigne de mon estime. Plusieurs événements ont concouru à sa ruine, et je suis ruiné avec lui.

Saint-Aubert s'arrêta pour modérer son émotion.

Les lettres que j'ai reçues de M. Quesnel, reprit-il en s'excitant à la fermeté, ces lettres en contenaient d'autres de M. Motteville lui-même, et toutes mes craintes sont confirmées.

— Faudra-t-il quitter la vallée ? dit Emilie après un long silence. — Cela est encore incertain, dit Saint-Aubert, et dépendra du traitement que Motteville pourra faire à ses créanciers. Mon patrimoine, vous le savez, n'était pas bien considérable, et maintenant ce n'est presque plus rien. C'est pour vous, Emilie, c'est pour vous, mon enfant, que j'en suis affligé. A ces mots la voix lui manqua. Emilie toute en pleurs lui sourit tendrement ; et s'efforçant de maîtriser son agitation : Mon bon père, lui dit-elle, ne vous affligez pas, ni pour moi, ni pour vous... Nous pouvons encore être heureux ; si la vallée nous reste, nous serons encore heureux ; nous ne garderons qu'une servante, et vous ne vous apercevrez pas du changement de votre fortune. Consolez-vous, mon cher papa, nous n'éprouverons aucune privation, puisque nous n'avons jamais goûté toutes les vaines superfluités du luxe, et la pauvreté ne saurait nous enlever nos plus douces jouissances ; elle ne peut ni diminuer notre tendresse, ni nous abaisser à nos yeux, ou à ceux dont nous estimons le suffrage.

Saint-Aubert se cacha le visage de son mouchoir ; il ne pouvait parler ; mais Emilie continua de retracer à son père les vérités qu'il avait su lui inculquer lui-même.

La pauvreté, lui disait-elle, ne pourra nous priver d'aucune des jouissances de l'âme ; vous pourrez toujours être un exemple de courage et de bonté, et moi la consolation d'un père chéri.

Saint-Aubert ne pouvait répondre ; il serra Emilie contre son cœur ; leurs larmes se confondirent, mais ce n'étaient plus des larmes de tristesse. Après ce langage du sentiment, tout autre aurait été trop faible, et tous deux gardèrent le silence. Saint-Aubert alors causa comme de coutume, et si son esprit n'avait pas sa tranquillité ordinaire, du moins il en avait repris l'apparence.

Ils atteignirent Leucate d'assez bonne heure ; mais Saint-Aubert était très-fatigué ; il voulut y passer la nuit. Le soir, il se promena avec sa fille pour visiter les environs. On découvrait le lac de Leucate, la Méditerranée, une partie du Roussillon, que bordaient les Pyrénées, et une partie assez considérable du Languedoc et de ses richesses. Les raisins, déjà mûrs, rongissaient les coteaux, et les vendanges se commençaient. Saint-Aubert et Emilie voyaient les groupes joyeux, entendaient les chansons que leur apportait le zéphyr, et goûtaient par avance tous les plaisirs que promettait leur route. Saint-Aubert néanmoins ne voulut pas quitter la mer ; il était bien souvent tenté de ne retourner chez lui ; mais le plaisir qu'Emilie prenait à ce voyage balançait tou-



jours ce désir : il voulait d'ailleurs essayer si l'air de la mer ne le soulagerait pas un peu.

Le jour suivant, ils se remirent donc en route. Les Pyrénées, quoiqu'au fond du tableau, en faisaient ressortir l'effet : à droite, ils avaient la mer ; à gauche, d'immenses plaines qui se confondaient avec l'horizon. Saint-Aubert en jouissait, il causait avec Emilie ; mais sa gaieté était plus teinte que naturelle, et des nuages de tristesse voilaient souvent ses regards ; un sourire d'Emilie suffisait pour les dissiper ; mais d'e-même avait le cœur fêlé, et voyait bien que les chagrins de son père minaient tous les jours sa santé.



Le chasseur.

Ils n'arrivèrent que tard à une petite ville du haut Languedoc ; ils avaient le projet d'y coucher, la chose devint impossible ; la vendange remplissait toutes les places, il fallut gagner un village plus loin : la lassitude et la souffrance de Saint-Aubert demandaient un prompt repos, et la soirée était fort avancée : mais la nécessité n'admet point de composition, et Michel continua son chemin.

Les riches plaines du Languedoc, au fort des vendanges, retentissaient des saillies et de la bruyante gaieté française. Saint-Aubert n'en pouvoit plus jouir : son état contrastait trop tristement avec la pétulance, la jeunesse et les plaisirs qui l'entouraient. Quand ses yeux languissants se tournaient sur cette scène, il songeait que bientôt ils ne s'ouvriraient plus. Ces montagnes éloignées et sublimes, se disait-il en regardant les Pyrénées et le couchant, ces belles plaines, cette voûte bleue, la douce lumière du jour, seront pour jamais interdites à mes regards ; bientôt la chanson du paysan, la voix conolante de l'homme, ne parviendront plus à mon oreille.

Les yeux d'Emilie semblaient lire tout ce qui se passait dans l'esprit de son père : elle les attachait sur son visage avec l'expression d'une tendre pitié. Oubliant alors les sujets d'un vain regret, il ne vit plus qu'elle, et l'horrible idée de laisser sa fille sans protecteur, changea sa peine en un véritable tourment ; il soupira profondément, et garda le silence. Emilie comprit ce soupir ; elle lui serra les mains avec tendresse, et se retourna vers la portière pour dissimuler ses larmes. Le soleil alors lançait un dernier rayon sur la Méditerranée, dont les vagues paraissaient toutes d'or ; peu à peu les ombres du crépuscule s'étendirent : une bande décolorée parut seule à l'occident, et marqua le point où le soleil s'était perdu dans les vapeurs d'un soir d'automne. Un vent frais s'élevait du rivage. Emilie baissa la glace ; mais le fraîcheur, si agréable dans l'état de santé, n'était pas nécessaire pour un malade, et Saint-Aubert la pria de la relever. Son indisposition croissant, il était alors plus occupé que jamais de finir la marche du jour ; il arrêta Michel pour savoir à quelle distance ils étaient du premier village. A quatre lieues, dit le mulétier. Je ne pourrai pas les faire, dit Saint-

Aubert ; cherchez, tout en allant s'il n'y a pas une maison sur la route où l'on puisse nous recevoir cette nuit. Il se rejeta dans sa voiture ; Michel fit claquer son fouet, et prit le galop jusqu'à ce que Saint-Aubert, presque sans connaissance, lui fit signe d'arrêter. Emilie regardait à la portière ; elle vit enfin un paysan à quelque distance de leur chemin : ou l'attendit, et on lui demanda s'il y avait dans le voisinage un asile pour des voyageurs. Il répondit qu'il n'en connaissait pas. Il y a un château parmi les bois, ajouta-t-il ; mais je crois qu'on n'y reçoit personne, et je ne puis vous en montrer le chemin, parce que je suis moi-même presque étranger. Saint-Aubert allait renouveler ses questions sur le château ; mais l'homme le quitta brusquement. Après un moment de réflexion, Saint-Aubert ordonna à Michel de gagner tout doucement les bois. A chaque moment le crépuscule devenait plus obscur, et la difficulté de se conduire augmentait. Un autre paysan passa. Quel est le chemin du château dans les bois ? cria Michel.

— Le château dans les bois ! s'écria le paysan. Voulez-vous parler de ces tourelles ?

— Je ne sais pas si ce sont des tourelles, dit Michel ; je parle de ce bâtiment blanc que nous découvrons de loin au milieu de tous ces arbres.

— Oui, ce sont des tourelles. Mais, quoi ! est-ce que vous avez envie d'y aller ? répondit l'homme avec surprise.

Saint-Aubert, entendant cette singulière question, frappé surtout du ton dont on la faisait, s'avança hors du carrosse et lui dit : Nous sommes des voyageurs, nous cherchons une maison pour y passer la nuit : en connaissez-vous ici près ?

— Non, monsieur, répondit l'homme, à moins que vous ne vouliez tenter fortune dans ces bois ; mais je ne voudrais pas vous le conseiller.

— A qui appartient ce château ?

— Je le sais à peine, monsieur.

— Il est donc inhabité ?

— Non, il n'est pas inhabité : le régisseur et la femme de charge y sont, à ce que je crois.



Les voyageurs.

En apprenant ceci, Saint-Aubert se détermina à risquer un refus en se présentant au château. Il pria le paysan de guider Michel, et lui promit de payer sa peine. L'homme réfléchit un instant, et dit qu'il avait d'autres affaires, mais qu'on ne pouvait se tromper en suivant l'avenue qu'il montra. Saint-Aubert allait répondre quand le paysan, lui souhaitant une bonne nuit, le quitta sans rien ajouter.

La voiture tourna vers l'avenue, qui était fermée d'une barrière : Michel mit pied à terre et l'ouvrit. Ils pénétrèrent alors entre d'antiques châtaigniers et de vieux chênes, dont les branches entrelacées formaient une voûte fort élevée : il y avait quelque chose de désert et



mais qu'elle s'occupait avec jalousie de ses moindres négligences. Que madame Chéron, à son âge, voulût choisir un second époux, ce parti semblait ridicule; cependant sa vanité ne le rendait point impossible; mais qu'avec son esprit, sa figure, ses prétentions, Montoni pût choisir madame Chéron, voilà ce qui surtout étonnait Emilie.

Montoni les rejoignit bientôt. Il begaya quelques paroles sur le regret qu'il avait eu d'être retenu si longtemps. Elle reçut cette excuse avec l'air mutin d'une petite fille, et ne parla qu'au signor Cavigni. Celui-ci, regardant Montoni d'un air ironique, semblait lui dire : Je n'abuserais pas de mon triomphe; je supporterai ma gloire avec toute sorte d'humilité.



La prière des agonisants.

Le souper fut servi dans les différents pavillons du jardin et dans un grand salon du château; madame Chéron et sa compagnie souperent avec madame Clairval dans le salon; et Emilie eut peine à déguiser son émoi, quand elle vit Valencourt se placer à la même table qu'elle. Madame Chéron l'aperçut, et dit à quelqu'un auprès d'elle. Quel est ce jeune homme? — C'est le chevalier Valencourt, répondit-on. — Je sais son nom, reprit-elle; mais qu'est-ce que c'est que le chevalier Valencourt qui s'introduit à cette table?

— Je vois bien que vous ignorez, dit à madame Chéron la dame assise auprès d'elle, que le jeune homme dont vous parlez à madame Clairval, est son neveu! — Cela ne se peut pas, s'écria madame Chéron qui s'aperçut alors de sa bévue et de son erreur sur Valencourt; et dès ce moment elle se mit à le louer avec autant de bassesse qu'elle avait mis jusque-là de malignité à le déchirer.

Emilie avait été si absorbée pendant la plus grande partie de l'entretien, qu'elle avait été préservée du chagrin de l'entendre; elle fut très-surprise en écoutant les louanges dont sa tante comblait Valencourt, et elle ignorait encore qu'il fût parent de madame Clairval; elle vit sans peine que madame Chéron, plus embarrassée qu'elle ne le voulait paraître, se retirait aussitôt après le souper. Montoni alors vint donner la main à madame Chéron pour la conduire à son carrosse, et Cavigni, avec une ironique gravité, la suivit en conduisant Emilie. En les saluant et relevant la glace, elle vit Valencourt dans la foule, à la porte. Il disparut avant le départ de la voiture; madame Chéron n'en parla point à Emilie, elles se séparèrent en arrivant.

Le lendemain matin Emilie déjeunait avec sa tante, quand on lui remit une lettre dont, à la seule adresse, elle connaît l'écriture; elle la reçut d'une main tremblante, et madame Chéron demanda vivement d'où elle venait. Emilie, avec sa permission, la décacheta; et voyant la signature de Valencourt, elle la remit à sa tante sans l'avoir lue. Sa tante la prit avec impatience, et pendant qu'elle lisait, Emilie tâchait

d'en juger le contenu dans ses yeux; elle lui rendit la lettre, et comme les regards d'Emilie demandaient si elle pouvait lire: Oui, lisez, mon enfant, dit madame Chéron avec moins de sévérité qu'elle n'en avait attendu; Emilie n'avait jamais obéi aussi volontiers. Valencourt, dans sa lettre parlait peu de l'entrevue de la veille: il déclarait qu'il ne recevrait son congé que d'Emilie seule, et il la conjurait de le recevoir le soir même. En lisant, elle s'étonnait que madame Chéron eût montré autant de modération; et la regardant timidement, elle lui dit d'un ton triste: Que vais-je répondre?

— Quoi! il faut voir ce jeune homme. Oui, je le crois, dit la tante; il faut voir ce qu'il peut dire en sa faveur: faites-lui dire qu'il vienne. Emilie osait à peine croire ce qu'elle entendait. — Non, restez, ajouta madame Chéron, je vais le lui écrire moi-même. Elle demanda de l'encre et du papier. Emilie n'osant se fier aux émotions qu'elle éprouvait, pouvait à peine les soutenir; la surprise eût été moins grande, si elle avait entendu la veille ce que madame Chéron n'avait point oublié, que Valencourt était le neveu de madame Clairval.

Emilie ne connut pas les secrets motifs de sa tante; mais le résultat fut une visite que Valencourt fit le soir, et que madame Chéron reçut seule. Ils eurent un fort long entretien avant qu'Emilie fût appelée. Quand elle entra, sa tante perorait avec complaisance, et les yeux de Valencourt, qui se leva avec vivacité, étincelaient de joie et d'espérance.

Nous parlions d'affaire, dit madame Chéron: le chevalier me disait que feu M. Clairval était frère de la comtesse de Duverney sa mère; j'aurais voulu qu'il m'eût parlé plus tôt de sa parenté avec madame Clairval, je l'aurais regardée comme un motif très-suffisant pour le recevoir dans ma maison. Valencourt salua et allait se présenter à Emilie; madame Chéron le prévint: J'ai consenti que vous recussiez ses visites; et quoique je ne prétende m'engager par aucune promesse, ou dire que je le considérerai comme mon neveu, je permettrai votre liaison, et je regarderai l'union qu'il desire comme un événement qui pourra avoir lieu dans quelques années, si le chevalier s'avance au service, et si sa situation lui permet de se marier; mais M. Valencourt observera, et vous aussi, Emilie, que, jusqu'à ce moment, j'interdis positivement toute idée de mariage.



La cachette.

La figure d'Emilie, pendant cette brusque harangue, variait à chaque moment; et, vers la fin, sa confusion fut telle, qu'elle était prête à se retirer. Valencourt, pendant ce temps, presque aussi embarrassé qu'elle, n'osait pas la regarder. Quand madame Chéron eut fini, il lui dit: Quelque flatteuse, madame, que soit pour moi votre approbation, quelque honoré que je sois de votre suffrage, j'ai pourtant si fort à craindre, qu'à peine j'ose espérer.



— Expliquez-vous, dit madame Chéron. Cette question inattendue troubla tellement Valancourt, que s'il eût été seulement spectateur de cette scène, il n'aurait pu s'empêcher de rire.

— Jusqu'à ce que mademoiselle Saint-Aubert me permette de profiter de vos bontés, dit-il d'une voix basse; jusqu'à ce qu'elle me permette d'espérer...

— Eh! c'est là tout, interrompit madame Chéron; je me charge bien de répondre pour elle. Observez, monsieur, qu'elle est remise à ma garde, et je prétends qu'en toute chose ma volonté devienne la sienne.

En disant ces mots, elle se leva et quitta la chambre, laissant Emilie et Valancourt dans un égal embarras.

La conduite de madame Chéron avait été dirigée par sa vanité personnelle. Valancourt, dans sa première entrevue avec elle, lui avait naïvement découvert sa position actuelle, ses espérances pour l'avenir; et avec plus de prudence que d'humanité, elle avait absolument et sévèrement rejeté sa demande: elle désirait que sa nièce fit un grand mariage, non pas qu'elle lui souhaitât le bonheur que le rang et la fortune sont supposés procurer; mais elle voulait partager l'importance qu'une grande alliance pouvait lui donner. Quand elle sut que Valancourt était neveu d'une personne comme madame Clairval, elle désira une union dont l'éclat, à coup sûr, rejaillirait sur elle; ses calculs de fortune, en tout ceci, répandaient plutôt à ses désirs qu'à aucune ouverture de Valancourt, ou même à quelque probabilité. En fondant ses espérances sur la fortune de madame Clairval, elle oubliait que cette dame avait une fille: Valancourt ne l'avait point oublié, et comptait si peu sur aucun héritage du côté de madame Clairval, qu'il n'avait pas même parlé d'elle dans sa première conversation avec madame Chéron; mais quelle que pût être à l'avenir la fortune d'Emilie, la distinction que cette alliance lui procurait à elle-même était certaine, puisque l'existence de madame Clairval faisait l'envie de tout le monde, et était un sujet d'émulation pour tous ceux qui pouvaient soutenir sa concurrence.

De ce moment Valancourt fit de fréquentes visites à madame Chéron, et Emilie passa dans sa société les moments les plus heureux dont elle eût joui depuis la mort de son père. Ils trouvaient tous les deux trop de douceur au présent pour s'occuper beaucoup de l'avenir; ils aimaient, ils étaient aimés, et ne soupçonnaient pas que l'attachement même qui faisait leur bonheur, pourrait causer un jour le malheur de leur vie. Pendant ce temps, la liaison de madame Chéron et de madame Clairval devint de plus en plus intime, et la vanité de madame Chéron se satisfaisait déjà en publiant partout la passion du neveu de son amie pour sa nièce.

Montoni devint aussi l'hôte journalier du château. Emilie fut forcée de s'apercevoir qu'il était l'amant de sa tante, et amant favorisé.

Emilie et Valancourt passèrent ainsi leur hiver, non-seulement dans la paix, mais encore dans le bonheur. La garnison de Valancourt était près de Toulouse; ils pouvaient se voir fréquemment. Le pavillon, sur la terrasse, était le théâtre favori de leurs entrevues; Emilie et madame Chéron allaient y travailler, Valancourt leur lisait des ouvrages de goût. Il observait l'enthousiasme d'Emilie, il exprimait le sien, il

remarquait enfin, tous les jours, que leurs esprits étaient faits l'un pour l'autre; et qu'avec le même goût, la même noblesse de sentiments, eux seuls réciproquement pouvaient se rendre heureux.

CHAPITRE XII.

L'avarice de madame Chéron céda enfin à sa vanité. Quelques repas splendides donnés par madame Clairval; l'adulation générale dont elle était l'objet, augmentèrent l'empressement de madame Chéron pour assurer une alliance qui l'éleverait tant à ses propres yeux et à ceux du monde. Elle proposa le mariage prochain de sa nièce, et offrit d'assurer

la dot d'Emilie, pourvu que madame Clairval en fit autant pour son neveu. Madame Clairval écouta la proposition; et considérant qu'Emilie était la plus proche héritière de madame Chéron, elle l'accepta. Emilie ignorait ces arrangements, quand madame Chéron l'avertit de se préparer pour ses noces, qui devaient se faire incessamment. Emilie surprise, ne concevait pas le motif d'une si soudaine conclusion, que Valancourt ne sollicitait point. En effet, ne sachant rien des conventions des deux tantes, il était loin d'espérer un si grand bonheur. Emilie montra de l'opposition. Madame Chéron, aussi jalouse de son pouvoir qu'elle l'avait déjà été, insista sur un prompt mariage avec autant de véhémence qu'elle en avait rejeté d'abord les moindres apparences. Les scrupules d'Emilie s'évanouirent, quand elle vit Valancourt, instruit alors de son bonheur, venir la conjurer de lui en confirmer l'assurance.

Tandis qu'on faisait les préparatifs de ces noces, Montoni devenait l'amant déclaré de madame Chéron. Madame Clairval fut très-mécontente quand elle entendit parler de leur prochain mariage, et voulait rompre celui de Valancourt avec Emilie; mais sa conscience lui représenta qu'elle n'avait pas le droit de la punir des torts d'autrui. Ma-

dame Clairval, quoique femme du grand monde, était moins familiarisée que son amie avec la méthode de tirer sa félicité de la fortune et des hommages qu'elle attire, plutôt que de son propre cœur.

Emilie observa avec intérêt l'ascendant que Montoni avait acquis sur madame Chéron, aussi bien que le rapprochement de ses visites. Son opinion sur cet Italien était confirmée par celle de Valancourt, qui avait toujours exprimé son extrême aversion pour lui. Un matin qu'elle travaillait dans le pavillon, jouissant de la douce fraîcheur du printemps, dont le coloris se répandait sur le paysage, Valancourt lui faisait la lecture, et posait souvent le livre pour se livrer à la conversation. On vint lui dire que madame Chéron la demandait à l'instant; elle en-



Le tableau mystérieux.



domestique, et rétractant son message, elle se disposa à venir elle-même trouver le comte.

La dignité, le maintien noble avec lequel elle l'aborda, l'air résigné et pensif qui adoucissait ses traits, n'étaient pas de bons moyens pour le faire renoncer à elle, et ne firent qu'augmenter une passion qui avait déjà enivré son jugement. Il écouta ce qu'elle lui disait avec une apparente complaisance et un grand désir de l'obliger; mais sa résolution était invariable. Il mit en œuvre auprès d'elle l'art et l'insinuation dont il savait les secrets. Bien certaine qu'elle ne devait rien espérer de sa justice, Emilie répéta solennellement son opposition absolue, et le quitta avec l'assurance formelle qu'elle maintiendrait son refus de quelque manière qu'on prétendit le lui faire révoquer. Un juste orgueil avait retenu ses larmes en présence de Morano : elles coulèrent dans la solitude avec toute l'amertume du cœur; elle appelait son père, et s'attachait avec une inexprimable douleur à l'idée chérie de Valancourt.

La soirée était fort avancée, quand madame Montoni entra dans sa chambre avec les ornements de mariage que le comte envoyait à Emilie. Elle avait évité sa nièce toute la journée dans la crainte que son insensibilité ordinaire ne l'abandonnât. Elle n'osait s'exposer au désespoir d'Emilie : peut-être sa conscience, dont le langage était si peu fréquent, lui reprochait-elle une conduite si dure envers une orpheline, fille de son frère, et dont un père mourant lui avait confié le bonheur.



Le pavillon.

Emilie ne voulut pas voir ces présents; elle tenta, quoique sans espoir, un nouvel et dernier effort pour intéresser la compassion de madame Montoni. Emue peut-être alternativement par la pitié ou par les remords, elle sut cacher l'une et l'autre, et reprocha à sa nièce la folie de se tourmenter pour un mariage qui ne manquerait pas de la rendre heureuse. — Certainement, lui disait-elle, si je n'étais pas mariée et que le comte s'offrit à moi, je serais flattée de cette distinction. Si je croyais devoir penser ainsi, vous, ma nièce, qui n'avez aucune fortune, vous devez incontestablement vous en trouver très-honorée, et témoigner une reconnaissance, une humilité envers le comte, qui répondent à sa condescendance. Je suis surprise, je l'avoue, d'observer la soumission qu'il vous témoigne et les airs hautains que vous prenez. Je m'étonne de sa patience, et si j'étais à sa place, je vous ferais sûrement souvenir un peu mieux de la vôtre. Je ne vous flatterais pas, je dois vous le dire; c'est cette ridicule flatterie qui vous donne une si grande opinion de vous-même, qui vous fait penser que personne au monde ne vous mérite. Je l'ai souvent dit au comte; je ne tenais pas à l'extravagance de ses compliments, et vous les prenez à la lettre.

— Votre patience, madame, dit Emilie, ne souffrait pas alors plus cruellement que la mienne.

— Tout cela n'est que de l'affectation, reprit la tante; je sais que la flatterie vous enchante, et elle vous rend si vaine, que vous croyez naïvement voir tout le monde à vos pieds : vous vous trompez beaucoup. Je puis vous assurer, ma nièce, que vous ne trouverez pas beaucoup d'adorateurs comme le comte; tout autre que lui vous aurait tourné le dos, et vous aurait laissée vous repentir à loisir.

— Oh! que le comte n'est-il comme serait tout autre? dit Emilie en soupirant.

— Il est heureux pour vous que cela ne soit pas, répliqua madame Montoni.

— Je n'ai pas d'ambition, madame, dit Emilie : mon unique désir est de rester dans l'état où je suis.

— Oh! c'est sortir de la question, dit la tante : je vois que vous songez à M. Valancourt. Abandonnez, je vous prie, ces fantaisies d'amour et ce ridicule orgueil : devenez une personne raisonnable. Tout cela d'ailleurs ne fait rien à la chose; vous serez mariée demain, vous le savez, soit que vous le veuillez ou non : le comte ne veut pas être joué plus longtemps.

Emilie n'essaya point de répondre à cette singulière harangue; elle en sentit toute l'inutilité. Madame Montoni posa les présents du comte sur une table où Emilie s'appuyait, et lui souhaita le bonsoir. L'orpheline fixa ses yeux sur la porte par laquelle sa tante avait disparu; elle écoutait attentivement, pour qu'un son quelconque relevât l'abattement affreux de ses esprits. Il était minuit passé, toute la maison était couchée, excepté le serviteur qui attendait Montoni. Son esprit, longtemps accablé par les chagrins, céda alors à des terreurs imaginaires; elle tremblait de considérer les ténèbres de la chambre spacieuse où elle était; elle craignait sans savoir pourquoi. Cet état dura si longtemps, qu'elle aurait appelé Annette, la femme de chambre de sa tante, si la frayeur lui eût permis de quitter la chaise et de traverser l'appartement.

Ces mélancoliques illusions se dissipèrent peu à peu : elle se mit au lit, non pour dormir, cela n'était guère possible, mais pour essayer de calmer le désordre de son imagination, et recueillir les forces qui lui seraient nécessaires le lendemain.

#### CHAPITRE XVII.

Un coup frappé à la porte d'Emilie vint la tirer de l'espèce de sommeil auquel elle avait succombé. Elle tressaillit; Montoni et le comte Morano lui vinrent promptement à l'esprit. Elle écouta quelque temps, et reconnaissant la voix d'Annette, elle risqua d'ouvrir la porte.

— Qui vous amène de si bonne heure? dit Emilie toute tremblante.

— Ma chère demoiselle, dit Annette, ne soyez pas si pâle; je suis effrayée de vous voir ainsi. Il se fait un beau train au bas des escaliers; tous les domestiques vont et viennent; aucun ne se hâte assez; c'est un train! un train, dont personne ne peut deviner la cause.

— Qui est-ce qui est en bas avec eux? dit Emilie. Annette, ne m'abusez point.

— Non, pour le monde entier, mademoiselle; pour le monde entier, je ne voudrais point vous tromper. On ne peut s'empêcher de voir que monsieur est dans une telle impatience, que jamais je ne lui en ai vu de semblable. Il m'a envoyée, mademoiselle, pour vous faire lever sur-le-champ.

— Grand dieu! soutenez-moi, s'écria Emilie éperdue. Le comte Morano est donc en bas?

— Non, mademoiselle; il n'est pas en bas, du moins à ma connaissance, dit Annette. Son Excellence m'envoyait vous dire de vous hâter, parce qu'on allait quitter Venise, et que dans quelques minutes les gondoles se trouveraient au pied de la terrasse. Il faut que je me dépêche pour retourner auprès de ma maîtresse; elle ne sait plus auquel entendre, et ne sait comment faire pour se dépêcher assez.

Annette sortit bien vite. Emilie se disposa à cette fuite soudaine, et n'imagina pas qu'aucun changement dans sa situation pût l'aggraver. Elle eut à peine jeté ses livres et ses vêtements dans son porte-manteau, qu'elle reçut un second avertissement : elle descendit au cabinet de toilette de sa tante, où Montoni lui reprocha sa lenteur. Il sortit ensuite pour donner quelques ordres, et Emilie demanda la raison d'un si brusque départ. Sa tante parut l'ignorer aussi bien qu'elle, et n'entreprendre ce voyage qu'avec une répugnance extrême.

La famille s'embarqua enfin; mais ni le comte Morano ni Cavigni ne partirent. Emilie se ranima par cette remarque. Au moment où les gondoliers frappèrent les flots avec leurs rames, elle se sentit comme un criminel à qui l'on accorde un court répit. Son cœur s'alléga encore, lorsqu'elle entra du grand canal dans la mer, et elle fut surtout soulagée



quand elle eut tourné les murs de Saint-Marc sans arrêter pour prendre le comte.

L'aube commençait à peine à éclairer l'horizon et à blanchir les rivages de la mer Adriatique. Emilie n'osait faire aucune question à Montoni, qui resta quelque temps dans un sombre silence, et s'enveloppa ensuite dans son manteau, comme s'il avait voulu dormir. Madame Montoni en fit autant. Emilie, qui ne pouvait dormir, leva un des rideaux de la gondole, et se mit à considérer la mer. L'aurore éclairait par degrés les sommets des montagnes du Frioul; mais leurs côtes et les vagues qui roulaient à leurs pieds étaient encore ensevelies dans l'ombre. Emilie, enfoncée dans une mélancolie tranquille, observait les progrès du jour, qui s'étendait sur la mer, développait Venise et ses îlots, enfin, les rivages d'Italie, le long desquels les barques et leurs voiles légères commençaient à s'agiter.



Montoni et Cavigni.

Les gondoliers étaient souvent appelés, à cette heure matinale, par tous ceux qui portaient des provisions au marché de Venise. Une foule innombrable de petites barques bien chargées et venant de terre ferme, couvrit bientôt toute la lagune. Emilie donna un dernier regard à cette magnifique cité; mais son esprit n'était alors rempli que de ses conjectures sur les événements qui l'attendaient, le pays où on l'entraînait, le motif enfin de ce soudain voyage. Il lui parut, après de mûres réflexions, que Montoni la menait à son château isolé, pour la contraindre plus sûrement à l'obéissance par tous les moyens de terreur. Si les scènes ténébreuses et solitaires qu'on y disposait n'avaient pas l'effet attendu, son mariage y serait célébré de force, avec encore plus de mystère, et l'honneur de Montoni en serait toujours moins blessé. Le peu de courage que le délai lui avait rendu expira à cette idée terrible, et quand on atteignit le rivage, Emilie était retombée dans le plus pénible abattement.

Montoni ne remonta pas la Brenta; il continua la route en voiture, pour gagner l'Apennin. Pendant ce voyage, ses manières avec Emilie furent si particulièrement sévères, que cela seul eût confirmé ses premières conjectures; mais elles n'avaient pas besoin de confirmation: elle voyait sans plaisir la belle contrée qu'elle traversait. Elle ne pouvait pourtant s'empêcher de sourire quelquefois aux naïves remarques d'Annette; parfois aussi elle soupirait, quand un site d'une rare beauté rappelait Valancourt à sa pensée. Il s'en éloignait peu; mais la solitude où l'on courait la séquestrer ne lui laissait aucun espoir d'avoir encore de ses nouvelles.

À la fin, les voyageurs commencèrent à monter au milieu des Apennins. D'immenses forêts de sapins, à cette époque, ombrageaient ces montagnes. La route se dirigeait au milieu de ces bois, et ne laissait voir que des roches suspendues encore plus haut, à moins qu'un in-

tervalle entre les arbres ne laissât distinguer un moment la plaine, qui s'étendait à leurs pieds. L'obscurité de ces retraites, leur morne silence, quand un vent léger n'ébranlait pas la cime des arbres, l'horreur des précipices qui se découvraient l'un après l'autre, chaque objet, en un mot, rendait plus imposantes les impressions de la triste Emilie; elle ne voyait autour d'elle que des images d'une effrayante grandeur et d'une sombre sublimité.

À mesure que les voyageurs montaient au travers des forêts de sapins, les roches s'élevaient au-dessus des roches, les montagnes semblaient se multiplier, et le sommet d'une éminence ne semblait être que la base d'une autre. À la fin, ils se trouvèrent sur une petite esplanade, où les muletiers arrêterent leurs mules. La scène vaste et magnifique qui s'ouvrait dans le vallon excita l'admiration générale, et madame Montoni elle-même y devint sensible. Emilie perdit un moment ses chagrins dans l'immensité de la nature. Au delà d'un amphithéâtre de montagnes, dont les masses paraissaient aussi nombreuses que le sont les vagues de la mer, et dont les bases étaient chargées d'épaisses forêts, on découvrait la campagne d'Italie, où les rivières, les cités, les bois, toute la prospérité de la culture s'entremêlaient dans une riche confusion. L'Adriatique bornait l'horizon. Le Pô et la Brenta, après avoir fécondé toute l'étendue du paysage, y venaient décharger leurs fertiles eaux. Emilie contempla longtemps la splendeur du monde qu'elle quittait, et dont la magnificence semblait ne s'étaler devant elle que pour lui causer plus de regrets. Pour elle, le monde entier ne contenait que Valancourt; son cœur se tournait vers lui seul, et pour lui seul coulaient ses pleurs.

De ce point de vue sublime, les voyageurs continuèrent à gravir au milieu des forêts de sapins, et pénétrèrent dans un étroit passage qui bornait de tous côtés les regards, et montraient seulement d'effroyables rocs suspendus sur la tête. Aucun vestige humain, aucune ligne de végétation ne paraissait dans ce séjour. Le passage conduisait au cœur des Apennins. Il s'élargit enfin, et découvrit une chaîne de montagnes d'une extraordinaire aridité, au travers desquelles il fallut marcher pendant plusieurs heures.



Morano.

Vers la chute du jour, la route tourna dans une vallée plus profonde qu'enfermaient, presque de tout côté, des montagnes qui paraissaient dans leur plus sombre horreur. La longue perspective de leurs masses entassées, leurs flancs chargés de noirs sapins, présentaient une image de grandeur plus forte que tout ce qu'Emilie avait déjà vu. Le soleil se couchait alors derrière la montagne même qu'Emilie descendait, et projetait vers le vallon son ombre allongée; mais ses rayons horizon-



— Combien s'est-il passé d'années, dit Emilie, depuis que cette dame a disparu ?

— Vingt ans, mademoiselle, ou environ, à ce qu'ils disent. Je sais qu'il y a longtemps.

Emilie continuait à examiner le portrait.

— Je pense, reprit Annette, que monsieur devrait le placer dans une plus belle chambre que celle-ci. A mon avis, le portrait de la dame dont il tient ses richesses devrait être logé dans l'appartement d'honneur.



Les trois étrangers.

— C'était une belle dame assurément, continua Annette, et monsieur pourrait sans rougir le faire porter au grand appartement où se trouve le tableau voilé. Emilie se retourna. Mais quant à cela, on ne l'y verrait pas mieux qu'ici : j'en trouve toujours la porte fermée.

— Sortons d'ici, dit Emilie, et laissez-moi, Annette, vous le recommander encore. Soyez très-réservée dans vos discours, et ne laissez pas soupçonner que vous sachiez la moindre chose au sujet de ce tableau.

— Sainte mère de Dieu ! cria Annette, ce n'est pas un secret. Tous les domestiques l'ont bien vu.

Emilie tressaillit. — Comment cela se peut-il ? dit-elle. L'avoir vu ! Quand ? Comment ?

— Ma chère demoiselle, il n'y a rien de surprenant. Nous avons tous un peu plus de curiosité que vous n'en avez vous-même.

— Vous m'avez dit, à ce que je croyais, dit Emilie, que la porte en était fermée ?

— Si cela était, mademoiselle, dit Annette en regardant de tous côtés, comment aurions-nous pu entrer ?

— Oh ! vous parlez de ce tableau-ci, dit Emilie en se calmant. Venez, Annette. Je ne vois plus rien qui soit digne d'attention ; il faut sortir.

Emilie, en rentrant chez elle, vit Montoni descendre dans la salle. Elle retourna au cabinet de sa tante, qu'elle trouva seule et toute en pleurs. La douleur et le ressentiment luttèrent sur sa physionomie. L'orgueil jusqu'à ce moment avait retenu ses plaintes. Jugeant d'Emilie par elle-même, et ne pouvant se dissimuler ce que méritait d'elle l'indignité de son traitement, elle croyait que ses chagrins exciteraient bien plutôt la joie de sa nièce qu'aucun sentiment de sympathie. Elle pensait qu'elle la mépriserait, et sûrement ne la plaindrait pas. Mais elle connaissait mal la bonté d'Emilie.

Les peines de madame Montoni l'emportèrent enfin sur son orgueil. Quand Emilie était entrée le matin, elle les aurait dévoilées toutes, si son époux ne l'eût prévenue ; et dans ce moment où sa présence ne la contraignait plus, elle exhala ses plaintes amères.

— O Emilie ! s'écria-t-elle, je suis la plus malheureuse des femmes ! Je suis traitée d'une manière cruelle ! Qui l'eût prévu, quand j'avais devant moi une si belle perspective, que j'éprouverais un si affreux destin ? Qui l'eût pensé, quand j'épousai un homme comme M. Montoni, que j'empoisonnais toute ma vie ? Il n'est aucun moyen de juger le meilleur parti qu'on ait à prendre ; il n'en est point pour reconnaître un bien solide. Les plus flatteuses espérances nous abusent ; les plus sages y sont trompés. Qui eût prévu, quand j'épousais M. Montoni, que je me repentirais de ma *générosité* ?

Emilie s'assit près de sa tante, prit sa main ; et de cet air compatissant qui indiquerait un ange gardien, elle lui parla dans l'accent le plus tendre. Tous ses discours ne calmaient point madame Montoni. Elle avait besoin de se plaindre encore plus que d'être consolée ; et ce fut seulement par ses exclamations qu'Emilie en connut la cause particulière.

— Homme ingrat ! dit madame Montoni, il m'a trompée de toute manière. Il a su m'arracher à ma patrie, à mes amis, il m'enferme dans ce vieux château, et il pense me faire plier à tous ses desseins ! Il verra bien qu'il s'est trompé ; il verra bien qu'aucune menace ne peut m'engager à.... Mais qui donc l'aurait cru ? qui l'aurait supposé qu'avec son nom, son apparente richesse, cet homme n'avait aucune fortune ? non, pas un sequin qui lui appartient ! J'avais fait pour le mieux : je le croyais un homme d'importance ; je lui croyais de grandes propriétés. Autrement, l'aurais-je épousé ? Ingrat, perfide mortel ! Elle s'arrêta pour respirer.

— Ma chère tante, calmez-vous, dit Emilie ; ce château, la maison de Venise sont à lui. Puis-je vous demander quelles sont les circonstances qui vous affligent plus particulièrement ?

— Quelles circonstances ! s'écria madame Montoni en colère ; quoi, cela n'est-il pas suffisant ? Depuis longtemps ruiné au jeu, il a encore perdu tout ce que je lui avais donné ; il prétend aujourd'hui que je lui livre mes contrats. Il est heureux pour moi que la plus grande partie de mes biens se trouve tout entière à mon nom : il veut les fondre aussi, et se jeter dans un infernal projet, dont lui seul peut comprendre l'idée ; et... et... tout cela n'est-il pas suffisant ?



L'enlèvement.

— Assurément, dit Emilie : mais rappelez-vous, madame, que je l'ignorais absolument.

— Et n'est-il pas bien suffisant, reprit sa tante, que sa ruine soit absolue, qu'il soit écrasé de dettes, tellement que ni ce château, ni la maison de Venise ne lui resteraient, si ses dettes honorables ou déshonorantes se trouvaient payées ?

— Je suis affligée de ce que vous me dites, dit Emilie.



— Et n'est-il pas bien suffisant, interrompit madame Montoni, qu'il m'ait traitée avec cette négligence, avec cette cruauté, parce que je lui refusais mes contrats; parce qu'au lieu de trembler à ses menaces, je l'ai défié avec résolution, et lui ai reproché une si honteuse conduite? moi, dont le seul tort est une trop grande bonté, une générosité trop facile! je me vois enchaînée pour la vie à ce vil, perfide et cruel monstre!

Emilie vit que ses malheurs n'admettaient point de consolation réelle, et méprisant les phrases communes, elle aima mieux garder le silence; mais madame Montoni, jalouse de toute son importance, prit ce silence pour celui de l'indifférence ou du mépris, et reprocha à Emilie l'oubli de ses devoirs et le manque de sentiment.

— Oh! comme je me défiais de cette sensibilité si vantée quand on la mettrait à l'épreuve! reprit-elle; je savais bien qu'elle ne vous enseignerait ni tendresse, ni affection pour des parents qui vous ont traitée comme leur fille.

— Pardonnez-moi, madame, dit Emilie avec douceur; je me vante peu, et si je le faisais, je ne me vanterais pas de ma sensibilité; c'est un don peut-être plus à craindre qu'à désirer.

— C'est à merveille, ma nièce, je ne discuterai point avec vous; mais comme je le disais, Montoni m'a menacé avec violence, si je refuse plus longtemps de lui signer l'abandon de mes contrats; c'était le sujet de notre contestation quand vous êtes entrée ce matin. Je suis maintenant déterminée: nul pouvoir sur la terre ne pourra m'y contraindre; je n'endurerai point tous ces procédés de sang-froid: il apprendra de moi ce que c'est que son caractère; je lui dirai tout ce qu'il mérite, en dépit de sa menace et de sa férocité.

— Votre situation, madame, dit Emilie, est moins désespérée peut-être que vous ne pensez. M. Montoni peut vous peindre ses affaires en plus mauvais état qu'elles ne sont réellement, pour exagérer, démontrer le besoin qu'il a de vos contrats: d'ailleurs, tant que vous les garderez ils vous offriront une ressource, si la future conduite de votre mari vous obligeait enfin à vous séparer de lui. Madame Montoni l'interrompit impatiemment. — Insensible, cruelle fille! s'écria-t-elle: vous voulez donc me persuader que je n'ai pas sujet de me plaindre? que mon mari est dans une position brillante, que mon avenir est consolant, que mes douleurs sont puériles, romanesques, ainsi que les vôtres? Etrange consolation! me persuader que je suis hors de sens et de sentiment, parce que vous n'avez aucun sentiment vous-même. J'imaginais ouvrir mon cœur à une personne compatissante qui sympathiserait avec mes peines; mais je le vois trop, les gens à sentiments ne savent sentir que pour eux seuls. Retirez-vous.

Emilie, sans lui répliquer, s'éloigna dans le même moment avec un mélange de pitié et de mépris.

Emilie prit son voile et descendit aux remparts, la seule promenade qui lui fût permise. Elle eût bien désiré de parcourir les bois au-dessous, et surtout de contempler les sublimes tableaux du voisinage. Montoni ne consentant pas qu'elle sortit des portes du château, elle cherchait à se contenter des vues pittoresques qu'elle observait de la

muraille. Les paysans qu'on employait aux fortifications étaient alors éloignés de leur ouvrage, et personne n'était sur les remparts; le ciel était sombre et triste comme elle. Cependant, le soleil perçait tout à coup au travers des nuages, Emilie voulut voir l'effet qu'il devait produire sur la tour du couchant: en se retournant, elle aperçut les trois étrangers arrivés le matin; elle tressaillit, une crainte involontaire s'empara d'elle, et regardant sur le rempart, elle n'y vit pas d'autres personnes. Ils s'approchèrent pendant qu'elle hésitait; la porte de la terrasse vers laquelle ils marchaient était toujours fermée, et pour sortir par l'autre, il fallait bien passer près d'eux. Avant de s'y résoudre, elle baissa son voile sur sa tête, mais il cachait mal sa beauté. Ils la regardèrent attentivement, et se parlèrent en mauvais italien; elle n'entendit que quelques mots: la fierté de leurs figures, à mesure qu'elle s'approchait d'eux, la frappa plus que n'avait encore fait la singularité de leurs vêtements. L'air et surtout la figure de celui qui marchait entre deux attirèrent son attention: elle exprimait une fierté sauvage, une sorte de férocité noire, et pourtant maligne: elle se sentit soulevée d'horreur. Ce caractère se lisait si facilement dans les traits

de cet inconnu, qu'un seul coup d'œil l'imprima dans sa mémoire: elle avait passé très-vite, et à peine avait-elle un instant levé sur tout ce groupe un seul regard timide. Dès qu'elle fut au bout de la terrasse, elle se retourna, et vit les étrangers à l'ombre de la tourelle, qui la considéraient avec soin, et indiquaient par tous leurs gestes un entretien fort animé. Elle sortit du rempart, et se retira chez elle.

Montoni soupa fort tard et s'entretint avec ses hôtes dans le salon de cèdre, enlê de son triomphe récent sur Morano: il vida souvent son verre et s'abandonna sans mesure aux plaisirs de la table et de la conversation. La gaieté de Cavigni semblait, au contraire, gênée par l'iniquité: il attachait ses regards sur Verezzi qu'il avait eu peine à contenir jusqu'alors, et qui voulait toujours faire part à Montoni des dernières insultes du comte.

Un des convives revint à l'événement de la précédente soirée: les yeux de Verezzi étincellèrent; ensuite on parla d'Emilie, et ce fut un concert d'éloges. Montoni seul gardait le silence.

Quand les domestiques furent sortis, la conversation devint plus libre; le caractère irascible de Verezzi mêlait quelquefois un peu d'aigreur à ce qu'il disait; mais Montoni déployait le sentiment de la supériorité

jusque dans ses regards et dans ses manières. Un d'eux imprudemment vint à nommer de nouveau Morano: en ce moment Verezzi, échauffé par le vin, et sans égards aux signes que lui faisait Cavigni, donna mystérieusement quelques lumières sur l'incident de la veille. Montoni ne parut pas le remarquer: il continua de se taire, sans montrer aucune émotion. Cette apparente insensibilité ne faisant qu'augmenter la colère de Verezzi, il redit enfin le propos de Morano sur ce que le château ne lui appartenait pas légitimement, et sur ce que volontairement il ne lui laisserait pas un autre meurtre sur la conscience.

Serai-je insulté à ma table, et le serai-je par mon ami? dit Montoni pâle de fureur. Pourquoi me répéter les propos d'un insensé! Verezzi, qui s'attendait à voir le courroux de Montoni se tourner contre Morano,



Funérailles de madame Montoni.



Comme le moment de l'entrevue approchait, son agitation augmenta à tel point qu'elle se décida presque à s'excuser sous un prétexte d'indisposition. Quand elle considérait ce qu'elle avait à dire, soit à l'égard d'elle-même ou relativement à madame Montoni, elle était sans espoir sur le succès de sa demande et dans l'effroi des vengeances qu'elle pourrait s'attirer. Cependant, prétendre ignorer cette mort, c'était en quelque sorte en partager le crime ; cet événement, d'ailleurs, était le seul fondement sur lequel Emilie pût appuyer la demande de sa retraite.

Pendant qu'elle réfléchissait à toutes ces idées, Montoni lui fit dire qu'il ne pourrait la voir que le lendemain. Emilie se crut soulagée d'un poids insupportable.

Quand la nuit revint, Emilie se rappela la musique mystérieuse qu'elle avait déjà entendue ; elle y prenait encore une espèce d'intérêt, et espérait sentir quelque soulagement de sa douleur. Elle alla mille fois à la fenêtre pour écouter les sons qu'elle attendait ; elle crut un moment avoir entendu une voix, mais tout resta tranquille, et elle se crut trompée par son imagination.



Cette nuit même vous serez partie dans la tour de l'orient.

Ainsi passa le temps jusqu'à minuit. A ce moment, tous les bruits éloignés qui murmuraient dans l'enceinte du château s'assoupirent presque à la fois, et le sommeil sembla régner partout. Emilie se mit à la fenêtre, et fut tirée de sa rêverie par des sons fort extraordinaires ; ce n'était pas une harmonie, mais les murmures secrets d'une personne désolée. En écoutant, le cœur lui manqua de terreur, et elle demeura convaincue que les premiers accords n'avaient été qu'imaginaires. Elle se pencha sur la fenêtre pour découvrir quelque lumière : les chambres, autant qu'elle en pouvait juger, étaient toutes dans les ténèbres ; mais à peu de distance, sur le rempart, elle crut apercevoir quelque chose en mouvement.

Le faible éclat que donnaient les étoiles ne lui permettait pas de distinguer précisément : elle jugea que c'était une sentinelle de garde, et mit de côté la lumière, pour observer avec loisir sans être elle-même remarquée.

Le même objet reparut ; il se glissa tout le long du rempart et se trouva près de la fenêtre. Elle reconnut une figure humaine ; mais le silence avec lequel elle s'avançait lui fit penser que ce n'était pas une sentinelle. On approcha. Emilie hésitait, une vive curiosité l'engageait à rester ; une crainte qu'elle ne pouvait pas expliquer l'avertissait de se retirer.

Pendant cette irrésolution, la figure se plaça en face et y resta sans mouvement. Tout était en repos ; ce silence profond, cette figure mystérieuse la frappèrent tellement, qu'elle allait quitter sa fenêtre, lorsqu'elle vit la figure se glisser le long du parapet et s'évanouir enfin dans

l'obscurité de la nuit. Emilie rêva quelque temps, et rentra dans sa chambre occupée de cette étrange circonstance : elle ne doutait presque pas qu'elle n'eût vu une apparition surnaturelle.

Lorsqu'elle fut plus tranquille, elle chercha quelque autre explication ; elle se rappela ce qu'elle avait appris des entreprises audacieuses de Montoni. Il lui vint à l'idée qu'elle avait vu un des infortunés pillés par les bandits et devenu leur captif, et que la musique était de lui.

Elle crut ensuite que le comte Morano avait trouvé moyen de s'introduire dans ce château ; mais les difficultés, les dangers d'une telle entreprise se présentèrent bientôt à elle.

Elle pensa ensuite que c'était une personne qui voulait s'emparer du château ; mais ses tristes soupirs détruisaient cette nouvelle idée.

Elle se détermina à veiller toute la nuit suivante pour s'éclaircir, s'il était possible. Elle se résolut presque à interroger la figure, si elle se montrait de nouveau.

## CHAPITRE XXVII.

Le jour suivant, Montoni envoya une seconde excuse à Emilie, qui en fut très-surprise.

Vers le soir, une des bandes qui avait fait la première excursion des montagnes revint dans le château. De sa chambre écartée, Emilie entendit leurs cris bruyants, leurs chants de victoire, tels que les orgies des furies après un affreux sacrifice. Elle craignait même qu'ils ne se disposassent à quelque acte barbare. Annette pourtant la soulagea bientôt de cette idée, en lui disant qu'on se réjouissait à la vue d'un immense butin. Cette circonstance la confirma dans l'opinion où elle était que Montoni était bien réellement capitaine de bandits et se proposait de rétablir sa fortune par le pillage des voyageurs. A la vérité, quand elle y songeait bien, dans un château très-fort et presque inaccessible, isolé parmi des montagnes aussi sauvages que solitaires, des villes, des bourgs épars à de grandes distances, le passage continu des plus riches voyageurs ; il lui semblait qu'une telle situation était bien assortie à des projets de rapine, et elle ne doutait plus que Montoni ne fût chef de voleurs. Son caractère sans frein, audacieux, cruel, entreprenant, était convenable à une pareille profession ; il aimait le tumulte et la vie orageuse ; il était étranger à la pitié comme à la crainte ; son courage ressemblait à une férocité animale.

La supposition d'Emilie, quoique naturelle, n'était pourtant pas bien exacte : elle ignorait la situation de l'Italie et les intérêts respectifs de tant de contrées belligérantes. Les revenus de plusieurs Etats n'étaient pas suffisants pour maintenir des armées durant même les trop courts périodes où le génie turbulent des gouvernements et des peuples permettait de goûter la paix. Il s'éleva, à cette époque, un ordre d'hommes inconnus à notre siècle et mal dépeints dans l'histoire de celui-ci. Parmi les soldats licenciés à l'issue de chaque guerre, un petit nombre se remettait aux arts peu lucratifs de la paix et du repos. Les autres quelquefois passaient au service des puissances qui se trouvaient en campagne. Quelquefois ils formaient des bandes de brigands, et maîtres de quelque forteresse, leur caractère désespéré, la faiblesse des lois offensées, la certitude qu'au premier signal on les verrait sous les drapeaux, les mettaient à l'abri de toute poursuite civile. Ils s'attachaient parfois à la fortune d'un chef populaire, qui les menait au service d'un Etat et marchandait le prix de leur courage. Cet usage amena le nom de *Condottieri*, nom formidable en Italie durant un période très-long. On en fixe la fin au commencement du dix-septième siècle ; mais il serait plus difficile d'en indiquer la première origine.

Quand ils n'étaient pas engagés, le chef, pour l'ordinaire, était dans son château ; et là, ou bien dans le voisinage, tous jouissaient du repos et de l'oisiveté. Leurs besoins, quelquefois, ne se trouvaient satisfaits qu'aux dépens des villages, mais d'autres fois leur prodigalité, quand ils partageaient le butin, les empêchait de se rendre à charge, et leurs hôtes prenaient peu à peu quelques nuances du caractère guerrier.

Au retour de la nuit, Emilie se remit à la fenêtre. Il faisait un peu clair de lune ; et comme elle s'élevait au-dessus des bois touffus, sa lumière découvrait la terrasse et les objets environnants avec plus de clarté que ne faisaient la veille les étoiles. Emilie se promettait d'observer plus exactement, dans le cas où la figure reviendrait encore à sa vue ; elle s'éleva en conjectures à ce sujet, et hésita si elle devrait parler : un penchant presque irrésistible la pressait d'essayer ; mais la terreur, par intervalles, la détournait aussi de le faire.

Si c'est une personne, disait-elle, qui ait des desseins sur ce château, ma curiosité peut me devenir fatale ; et pourtant ces lamentations, cette musique que j'ai entendues ne peuvent être venues que de cette personne. Sûrement ce n'est pas un ennemi.

Elle pensa en ce moment à sa malheureuse tante, et tressaillant de douleur et d'horreur, le délire de l'imagination l'emporta, et elle ne



douta plus qu'elle n'eût vu un objet surnaturel. Elle tremblait, elle respirait avec difficulté ; ses joues étaient glacées. La crainte, pour un moment surmonta son jugement ; mais sa résolution ne l'abandonna pas, et elle resta bien décidée à interroger la figure, si elle se présentait encore.

Telle était néanmoins l'impression qu'elle avait reçue et de la musique, et des lamentations, et de la figure qu'elle croyait avoir vue, qu'elle se détermina à tenter une nouvelle épreuve.



Les hôtes de Montoni au château d'Udolphe.

Le jour suivant, Montoni ne parut pas songer à la conversation qu'Emilie lui avait demandée. Plus empressée que jamais de le voir, elle fit demander par Annette à quelle heure il pourrait la recevoir. Il indiqua onze heures. Emilie fut ponctuelle et rappela son courage pour supporter le choc de sa présence et des souvenirs qu'elle amènerait. Il était au salon de cèdre, entouré d'officiers. Elle garda un profond silence ; son agitation augmenta, et Montoni, qui sans doute ne la voyait pas, continua sa conversation. Quelques officiers se retournèrent, virent Emilie et firent une exclamation. Elle allait se retirer, la voix de Montoni l'arrêta ; et elle lui dit à mots entrecoupés : Je voudrais vous parler, signor, si vous en aviez le loisir.

— Je suis avec de bons amis ; vous pouvez, reprit-il, me parler devant eux.

Emilie, sans lui répondre, se déroba aux regards avides des chevaliers, et Montoni alors la suivit dans la salle, la conduisit dans un petit cabinet dont il ferma la porte avec violence. Elle leva les yeux sur sa physionomie barbare, et elle pensa qu'elle regardait le meurtrier de sa tante. Son esprit bouleversé d'horreur perdit le souvenir du dessein de sa visite, et elle n'osa plus nommer madame Montoni.

Le signor à la fin lui demanda avec impatience ce qu'elle avait à lui communiquer. — Je n'ai pas de temps à perdre en bagatelles, dit-il ; tous mes moments sont importants.

Emilie lui dit alors qu'elle désirait de retourner en France, et qu'elle venait lui en demander la permission. Il la regarda avec surprise, et lui demanda le motif d'une telle requête. Elle hésita, pâlit, trembla, et s'évanouit presque à ses pieds. Il vit son émotion avec une apparente indifférence, et rompit le silence pour lui dire qu'il lui tardait de retourner au salon. Emilie eut la force de répéter alors la demande qu'elle avait faite. Montoni lui donna un refus absolu, et elle reprit tout son courage.

— Je ne puis, monsieur, dit-elle, rester ici avec convenance, et je pourrais vous demander de quel droit vous m'y voulez retenir.

— C'est par ma volonté, répondit Montoni en mettant la main sur la serrure : cela doit vous suffire.

Emilie, voyant bien qu'une pareille décision n'admettait point d'ap-

pel, n'essaya pas de soutenir ses droits, et fit un faible effort pour en démontrer la justice.

— Pendant que ma tante vivait, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, ma résidence ici pouvait être décente ; mais maintenant qu'elle n'est plus, il doit m'être permis de partir. Ma présence, monsieur, ne saurait vous être agréable, et un plus long séjour ne servirait qu'à m'affliger.

— Qui vous a dit que madame Montoni fût morte ? dit-il avec un regard perçant. Emilie hésita ; personne ne le lui avait dit, et elle n'osait avouer qu'elle avait vu dans la chambre du portail l'affreux spectacle qui le lui avait appris.

— Qui vous l'a dit ? répéta Montoni avec une sévérité plus imposante.

— Hélas ! je le sais trop bien, dit Emilie ; épargnez-moi sur ce sujet terrible.

Elle s'assit sur un banc pour pouvoir se soutenir.

— Si vous désirez la voir, dit Montoni, vous le pouvez ; elle est dans la tour de l'orient.

Il la quitta sans attendre de réponse, et rentra au salon de cèdre. Plusieurs des chevaliers, qui n'avaient point encore vu Emilie, commencèrent à le railler sur une telle découverte ; mais Montoni ne souriait point à cette gaieté, ils changèrent de conversation.

Après une lutte intérieure, Emilie se détermina à profiter de sa permission et à donner un dernier regard à cette tante infortunée. Elle retourna chez elle dans ce dessein ; et pendant le temps qu'elle attendait Annette, elle s'efforça d'acquiescer assez de force pour soutenir le spectacle qu'elle allait essayer. Elle frémissait, mais elle sentait que le souvenir d'avoir rempli son dernier devoir serait pour elle une consolation dans l'avenir.

Annette monta ; Emilie lui dit son dessein, et Annette essaya vainement de l'en détourner. Annette, avec beaucoup de difficulté, se laissa engager à venir jusqu'à la tour ; mais aucune considération ne l'aurait fait entrer dans la chambre d'un mort.



Bernardin.

Elles sortirent du corridor et arrivèrent au pied de l'escalier qu'Emilie connaissait déjà. Annette lui déclara qu'elle n'irait pas plus loin. Emilie monta seule. Quand elle revit la trace de sang, le courage lui manqua ; elle fut contrainte de s'arrêter et fut au moment de descendre. Une pause de quelques minutes ranima sa résolution, et elle continua de monter.

En arrivant sur le pallier du haut, Emilie se souvint que cette porte avait été fermée : elle craignait qu'elle ne le fût encore. Elle fut trompée sous ce rapport. La porte s'ouvrit sous sa main et l'introduisit dans une chambre sombre et déserte. Elle la considéra avec une extrême crainte, avança lentement, et entendit une voix sourde qui parlait. Incapable de



l'attente. Les pas ne s'éloignaient pas de la porte; on mit la main sur la serrure, et l'on appela. — Pour l'amour de Dieu, Annette, ne répondez pas, dit Emilie doucement, restez tranquille. Nous devrions éteindre notre lampe, sa clarté nous trahira. — Vierge Marie! s'écria Annette, sans songer à la discrétion; je ne resterais pas à présent dans l'obscurité pour l'or du monde. Pendant qu'elle parlait, la voix devint plus forte, et répéta le nom d'Annette. — Sainte Vierge! s'écria Annette tout à coup; ce n'est que Ludovico. Elle se levait pour ouvrir la porte, mais Emilie l'en empêcha, jusqu'à ce qu'elle fût plus certaine qu'il était seul. Annette lui parla quelque temps, et il lui dit que l'ayant laissé sortir pour aller trouver Emilie, il venait la renfermer de nouveau. Emilie tremblait qu'on ne les surprît, s'ils continuaient de causer au travers de la porte; elle consentit qu'Annette le fit entrer. Le jeune homme parut, et sa physionomie franche et ouverte confirma l'opinion favorable que ses soins pour Annette avaient fait concevoir à Emilie. Ludovico offrit de passer la nuit dans une chambre du corridor qui tenait à celle d'Annette, et de les défendre à la première alarme.



Le cadavre.

Dès le matin, Emilie eut un long entretien avec Ludovico; elle apprît de lui des circonstances relatives au château, et reçut des ouvertures sur les projets de Montoni, qui ne firent qu'augmenter son effroi. Elle montra une grande surprise de ce que Ludovico, qui paraissait si touché de la triste position où elle se trouvait dans le château, consentait à y demeurer. Il l'assura que ce n'était pas son intention d'y rester, et elle hasarda de lui demander s'il voudrait seconder sa fuite. Ludovico lui assura qu'il était prêt à la tenter, mais il lui représenta les difficultés de l'entreprise; sa perte certaine en serait la suite, si Montoni les atteignait avant qu'ils fussent hors des montagnes. Il promit néanmoins d'en chercher avec soin les occasions, et de travailler à un plan d'évasion.

Emilie en ce moment lui confia le nom de Valencourt, et le pria de s'informer si, dans les prisonniers, il s'en trouvait un de ce nom. Le faible espoir que ranima cette conversation, détourna Emilie de traiter sur-le-champ avec Montoni; elle se détermina, si cela était possible, à retarder son entrevue jusqu'au moment où elle aurait appris quelque chose de Ludovico, et à ne faire sa cession que si tous les moyens de fuir étaient impraticables. Elle y rêvait, quand Montoni, revenu de son ivresse, l'envoya demander sur-le-champ. Elle obéit; il était seul. — J'apprends, dit-il, que vous n'avez pas été cette nuit dans votre chambre: où l'avez-vous passée? — Emilie lui détailla quelques circonstances de sa frayeur, et lui demanda sa protection pour en prévenir le retour. — Vous connaissez les conditions de ma protection, lui dit-il; si réellement vous en faites cas, vous lerez en sorte de vous l'assurer. Cette déclaration précise qu'il ne la protégerait que sous conditions pendant sa captivité dans le château, convainquit Emilie de la nécessité de se

rendre; mais d'abord elle lui demanda s'il permettrait son départ immédiatement après qu'elle aurait signé l'abandon. Il le promit solennellement, et lui présenta le papier, par lequel elle lui transportait tous ses droits.

Elle fut longtemps incapable de signer, son cœur était si déchiré par divers intérêts opposés; elle allait renoncer à la félicité de sa vie, à l'espérance qui l'avait soutenue pendant une si longue suite d'adversités.

Montoni lui répéta les conditions de son obéissance; il lui observa de nouveau que ses moments étaient précieux; elle prit le papier et le signa. A peine avait-elle fini, qu'elle retomba sur sa chaise; mais, bientôt remise, elle le pria d'ordonner son départ, et de lui laisser emmener Annette. Montoni sourit alors. — Il était nécessaire de vous tromper, dit-il, c'était l'unique moyen de vous faire agir raisonnablement: vous partirez, mais pas à présent. Il faut d'abord que je prenne possession de ces biens; quand cela sera fait, vous pourrez, si vous voulez, retourner en France.

La froide scélératesse avec laquelle il violait un engagement formel qu'il venait de prendre, mit Emilie au désespoir; elle demeura certaine que son sacrifice n'aurait aucune utilité, et qu'elle resterait prisonnière; elle n'avait point de mots pour exprimer ses sentiments, et sentait bien que tout discours serait sans effet; elle regardait Montoni de la manière la plus touchante. Il détourna les yeux, et la pria de se retirer. Incapable de le faire, elle se jeta sur une chaise près de la porte, et poussa de profonds soupirs sans trouver de larmes ni de paroles.

— Pourquoi vous livrer à cette douleur d'enfant? lui dit-il. Efforcez-vous de supporter avec courage ce que maintenant vous ne pouvez éviter. Vous n'avez aucun mal réel à pleurer; prenez patience, et l'on vous renverra en France. A présent retournez chez vous.



Ludovico.

— Je n'ose pas, monsieur, reprit-elle, je n'ose pas aller dans un lieu où le signor Verezzi peut s'introduire. — Ne vous ai-je pas promis de vous protéger? dit Montoni. — Vous l'avez promis, monsieur! dit Emilie en hésitant. — Ma promesse n'est-elle pas bien suffisante? ajouta-t-il avec sévérité. — Rappelez-vous votre première promesse, signor, dit Emilie tremblante, et vous jugerez vous-même du cas que je dois faire de l'autre! — Prenez garde, dit Montoni en colère, que je ne vous annonce que je ne vous protégerai pas! Retirez-vous avant que je rétracte ma promesse; vous n'avez rien à craindre dans votre appartement. Emilie se retira lentement; mais quand elle fut dans la salle, la crainte de rencontrer Verezzi ou Bertolini, lui fit doubler le pas malgré son excessif accablement, et elle se rendit dans sa chambre. Elle examina avec crainte si personne n'y était caché; elle ferma ensuite la porte, et se plaça près d'une fenêtre; elle y resta pour ranimer ses esprits abattus.



Ce triste jour se passa comme tant d'autres s'étaient écoulés, dans la même chambre. Quand la nuit vint, Emilie se serait retirée chez Annette, si un plus fort intérêt ne l'eût retenue chez elle, en dépit de ses frayeurs : quand tout serait calme et que l'heure ordinaire serait venue, Emilie se proposait d'attendre le retour de la musique. Ces accords ne pouvaient l'assurer positivement que Valancourt fût dans le château ; mais ils pouvaient confirmer son idée, et lui procurer une consolation si nécessaire à son accablement actuel.

La nuit était fort orageuse ; les bâtiments du château résistaient aux ouragans avec la fermeté d'un roc. De longs gémissements semblaient traverser les airs ; et c'est ainsi que, dans les tempêtes et au milieu de la désolation de la nature, les cœurs affligés s'abusent. Emilie entendit, comme à l'ordinaire, les sentinelles qui se rendaient à leurs postes ; et regardant de sa fenêtre, elle vit que la garde était doublée. Cette précaution lui parut nécessaire, lorsqu'elle eut remarqué le délabrement des murailles. Le bruit qu'elle connaissait de la marche des soldats, celui de leurs voix éloignées, qui s'approchaient et se perdit au gré des vents, rappelés à sa mémoire les sensations pénibles qu'elle en avait reçues la première fois.

Emilie écoutait avec respect, avec espoir, avec effroi ; elle retrouva la douceur mélodieuse du luth et de la voix qu'elle connaissait. Convaincue que les sons portaient d'en bas, elle se pencha pour découvrir une lumière ; mais les fenêtres, en bas aussi bien qu'au-dessus, étaient enfoncées à tel point dans les murs épais du château, qu'elle ne pouvait les voir ni saisir même la clarté faible qui brillait sans doute derrière leurs barreaux. Elle essaya d'appeler ; le vent portait sa voix à l'extrémité de la terrasse ; la musique continuait ; et, dans les intervalles du vent, on entendait les accords. Soudain elle crut entendre un bruit dans sa chambre même ; elle se retira précipitamment de la fenêtre ; et, le moment d'après, elle distingua la voix d'Annette à sa porte. Elle jugea que c'était elle qu'elle avait entendue, et lui ouvrit. — Allez doucement jusqu'à la fenêtre, Annette, lui dit-elle, et écoutez avec moi ; la musique est de retour.

— Elles se turent ; la mesure changea ; Annette s'écria : — Vierge Marie ! je connais cette chanson ; c'est une chanson française, une des chansons favorites de mon cher pays. C'était la ballade qu'Emilie avait entendue la première fois, mais non pas celle de la pêcherie de Gascogne. — C'est un Français qui chante, dit Annette ; ce doit être M. Valancourt. — Paix, Annette, dit Emilie ; ne parlez pas si haut, on pourrait nous entendre. — Qui ? le chevalier ? dit Annette. — Non, dit Emilie tristement ; mais quelqu'un pourrait nous trahir près de M. Montoni. Pourquoi penseriez-vous que c'est M. Valancourt qui chante ? Mais, chut ! la voix devient plus forte. En reconnaissez-vous le son ? Je crains de m'en fier à mon jugement. — Mademoiselle, reprit Annette, je n'ai jamais oui chanter le chevalier. — Emilie fut affligée de savoir que l'unique motif d'Annette, pour croire que c'était Valancourt, fût que le musicien était Français. Bientôt après elle entendit la romance de la pêcherie ; elle distingua son nom si souvent répété, qu'Annette elle-même l'entendit. Emilie trembla, retomba sur sa chaise, et Annette appela tout haut : Monsieur Valancourt ! monsieur Valan-

court ! Emilie essayait de la retenir ; elle criait toujours plus fort, et tout à coup la voix et l'instrument cessèrent. Emilie écouta quelque temps dans une attente insupportable. Personne ne répondit. — Cela ne fait rien, mademoiselle, dit Annette ; c'est le chevalier, et je veux lui parler. — Non, non, Annette, dit Emilie ; je veux moi-même lui parler. Si c'est lui, il reconnaîtra ma voix, il parlera. Qui est-ce, dit-elle, qui chante si tard ?

Il se fit un très-long silence. Elle répéta et distingua de faibles accents ; mais le vent les confondit : d'ailleurs, ils venaient de si loin ; ils passèrent si vite, qu'elle pouvait à peine les entendre, beaucoup moins en distinguer le sens, ou en reconnaître la voix. Après une nouvelle pause, Emilie appela encore : elles entendirent une voix aussi faible qu'aparavant ; elles s'aperçurent que la force et la direction du vent n'étaient pas les seules causes qui l'étouffassent. La profondeur des fenêtres nuisait plus que la distance.

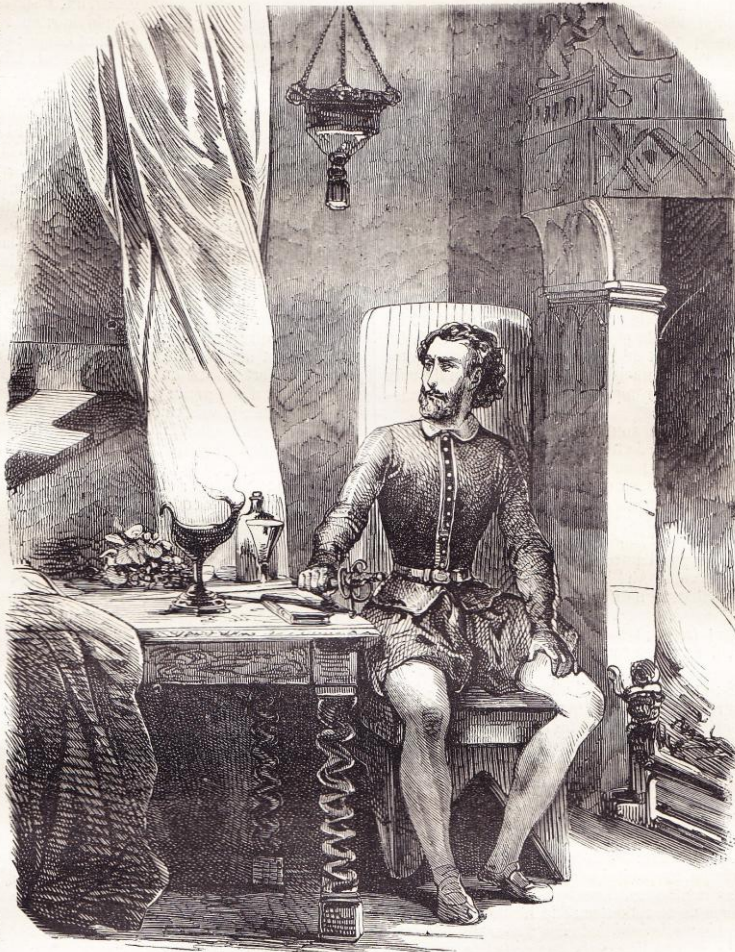
Emilie et Annette se tinrent longtemps à la fenêtre ; mais tout resta dans le calme. Elles n'entendirent ni le luth ni la voix, et Emilie se trouva aussi oppressée de la joie qu'elle l'avait eue par le sentiment de ses malheurs. Elle traversait la chambre à pas précipités, appelant à demi-voix Valancourt, et retournait à la fenêtre, où elle n'entendait que le murmure du vent dans l'épaisseur des bois.

Le matin commençait à éclairer les fenêtres, et le vent s'était calmé. Emilie regarda les bois encore obscurs, et les montagnes qui commençaient à se colorer : elle vit tout le paysage dans une paix profonde après une horrible tourmente. Les bois étaient sans mouvement, les nuages, que le jour, encore douteux, commençait à rendre transparents, semblaient à peine se mouvoir dans l'atmosphère. Un soldat, à pas mesurés, se promenait sur la terrasse ; deux autres, plus éloignés, fatigués de leur garde, dormaient au bord du parapet. Emilie respira les parfums de l'air et de la végétation, raménée par la pluie de la nuit ; elle écouta encore, cherchant à entendre quelques sons de musique, n'entendit rien, ferma sa fenêtre, et alla chercher un peu de repos.

Plusieurs jours se passèrent dans l'attente. Ludovico avait seulement appris par des soldats qu'il se trouvait un prisonnier dans l'appartement indiqué, que ce prisonnier était Français, et qu'il avait été pris dans une escarmouche qui avait eu lieu avec un détachement de ses compatriotes. Durant cet intervalle, Emilie échappa aux persécutions en se confinant dans sa chambre. Quelquefois, le soir, elle se promenait dans le corridor. Montoni paraissait respecter sa dernière promesse, quoiqu'il eût violé la première. Elle ne pouvait attribuer son repos qu'à la faveur de sa protection. Elle s'en tenait alors si assurée, qu'elle ne désirait pas de quitter le château avant d'obtenir quelque certitude au sujet de Valancourt. Elle l'attendait sans que jusqu'alors cette attente lui coûtât de sacrifice ; aucune circonstance n'avait rendu sa fuite probable.

#### CHAPITRE XXXIII.

Une semaine s'écoula avant que Ludovico rentrât dans la prison.



La chambre mystérieuse.



d'anciennes circonstances qui appuyaient l'excès de sa superstition. De ce nombre était une semblable apparition qu'elle avait vue dans le même lieu ; ce souvenir l'avait fait hésiter avant de monter l'escalier, et avait augmenté sa répugnance pour ouvrir l'appartement du nord. Quelle que fût sur ce point l'opinion d'Emilie, elle s'abstint de la communiquer ; elle écouta Dorothee attentivement, et n'en eut que plus d'inquiétude.

Depuis cette nuit, la terreur des domestiques s'accrut au point qu'elle en détermina une partie à quitter le château et à demander leur congé. Si le comte ajoutait foi à leurs alarmes, il avait soin de le dissimuler ; et, voulant prévenir l'inconvénient qui le menaçait, il employait le ridicule et le raisonnement pour détruire ces craintes et ces frayeurs surnaturelles. La peur avait rendu tous les esprits inaccessibles à la raison. Ludovico prit ce moment pour prouver à la fois son courage et toute la reconnaissance que lui causaient les bons traitements du comte. Il offrit de passer une nuit dans la partie de ce château qu'on prétendait habitée par les revenants ; il ne craignait, assurait-il, aucun esprit ; et si quelque figure vivante paraissait, il ferait voir qu'il ne la craignait pas davantage.

Le comte réfléchit à cette proposition ; les domestiques qui l'entendaient se regardaient l'un l'autre, dans le doute et dans la surprise. Annette, effrayée pour la sûreté de Ludovico, employait larmes et prières pour le dissuader de son dessein.



Le comte de Villefort.

— Vous êtes un brave garçon, dit le comte en souriant. Pensez bien à votre entreprise avant de vous y livrer. Si vous persévérez, j'accepte, et une telle intrépidité ne demeurera pas sans récompense. — Je ne désire point de récompense, Excellence, reprit Ludovico, mais votre approbation. Votre Excellence a déjà eu trop de bontés pour moi. Je désire seulement d'avoir des armes, pour être en état de répondre à l'ennemi, s'il paraît. — Une épée ne vous défendra pas contre un esprit, dit le comte en regardant ironiquement ses serviteurs ; ils ne craignent ni barrières, ni verrous : un revenant, vous le savez, se glisse par le trou d'une serrure, comme par une porte ouverte. — Donnez-moi une épée, monsieur le comte, reprit Ludovico, et je me charge d'envoyer dans la mer Rouge tous les esprits qui voudront m'attaquer. — Eh bien, dit le comte, vous aurez une épée, et, de plus, un bon souper. Vos camarades, peut-être, auront le courage de demeurer encore une nuit dans le château. Il est certain que, du moins pour cette nuit, votre hardiesse attirera sur vous seul tous les maléfices du spectre.

Une extrême curiosité luttait alors avec la crainte dans l'esprit des auditeurs. Ils résolurent d'attendre l'événement qui allait suivre la témérité de Ludovico.

Après le souper Ludovico suivit le comte dans son cabinet : ils y restèrent une demi-heure, et le comte en sortant lui remit une épée. —

Elle a servi dans des combats entre des mortels, dit le comte en riant, vous en ferez sans doute un usage honorable dans une querelle toute spirituelle ; et j'apprendrai probablement demain qu'il ne reste pas un revenant dans le château. — Ludovico reçut l'épée avec un salut respectueux : Vous serez obéi, monsieur, répliqua-t-il, et je m'engage à ce qu'aucun spectre ne puisse troubler dorénavant le repos de cette demeure.

Ils se rendirent à la salle où les hôtes du comte l'attendaient pour l'accompagner jusqu'à l'appartement du nord : on demanda les clefs à Dorothee, elle les remit à Ludovico, et il se mit en chemin, suivi par la plupart des habitants de ce château. Arrivés au bas de l'escalier, plusieurs des domestiques effrayés refusèrent d'aller plus loin ; les autres montèrent jusqu'au palier : Ludovico mit la clef dans la serrure, et, pendant ce temps, tous le regardaient avec autant de curiosité que s'il eût travaillé à quelque opération magique.

Ludovico, ne connaissant pas la serrure, ne pouvait faire tourner la clef ; Dorothee restait par derrière : on la rappela, elle ouvrit lentement ; mais quand ses regards eurent pénétré dans l'intérieur obscur de la chambre, elle fit un cri, et se retira. A ce signal d'alarme, la plus grande partie de la foule s'enfuit en bas des escaliers ; le comte, Henri et Ludovico, restés seuls, entrèrent dans l'appartement ; Ludovico tenait son épée nue, le comte portait une lampe, et Henri une corbeille remplie des provisions du brave aventurier.

Avant jeté les yeux à la hâte sur la pièce d'entrée où rien ne justifiait les alarmes, ils passèrent dans la seconde ; un calme profond y régnait ; ils avancèrent moins précipitamment dans la troisième. Le comte eut alors le loisir de rire du trouble qui l'avait surpris lui-même. Il demanda à Ludovico dans quelle chambre il comptait s'établir.

— Il y en a encore d'autres, Excellence, lui dit Ludovico ; on dit que dans l'une il y a un lit, c'est là que je passerai la nuit pour y dormir, si je me trouve fatigué.

Ludovico ouvrit la chambre à coucher, et le comte en entraut fut frappé en voyant l'air funéraire que conservait l'ameublement ; il s'approcha du lit avec émotion, et le trouvant couvert d'un velours noir : — Que signifie ceci ? dit-il. — J'ai oui dire, monsieur, lui répondit Ludovico, que madame la marquise de Villefort était morte en ce lieu même, et qu'on l'y avait déposée jusqu'à l'heure de son enterrement. Ce drap de velours couvrait sans doute le cercueil.

Le comte ne répondit rien ; mais il devint rêveur et parut fort ému. se tournant ensuite vers Ludovico, il lui demanda d'un ton sérieux si réellement il aurait le courage de demeurer là toute la nuit. Si vous craignez, ajouta le comte, ne rougissez pas d'en faire l'aveu, je vous relèverai de vos engagements sans que vous soyez exposé aux railleries de vos camarades.

Ludovico garda le silence. L'orgueil et quelque peu d'effroi semblaient partager son âme. L'orgueil à la fin l'emporta ; il rougit, et n'hésita plus.

— Non, monsieur, non, dit-il, j'achèverai ce que j'ai commencé, et je suis pénétré de votre attention. Je vais faire du feu dans la cheminée, et, avec les provisions de la corbeille, je compte fort bien passer mon temps. — Soit, dit le comte ; mais comment soutiendrez-vous l'enfer si vous ne dormez pas ? — Quand je serai fatigué, monsieur, reprit Ludovico, je n'aurai pas peur de dormir ; mais d'ailleurs j'ai un livre qui m'amusera. — Bon, dit le comte ; j'espère que rien ne vous troublera. Mais si pendant la nuit vous aviez de plus sérieuses craintes, venez me trouver à mon appartement. J'ai trop de confiance dans votre raison et votre courage pour craindre de vous voir épouvanté par quelque crainte frivole. Cette chambre, son obscurité, son isolement, ne vous causeront pas de fausses terreurs. Demain j'aurai à vous remercier d'un important service. On ouvrira l'appartement, et tous mes gens seront convaincus de leur sottise. Bonne nuit, Ludovico ; venez me voir de bon matin, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit. — Oui, monsieur, je m'en souviendrai. Bonssoir, Excellence ; laissez-moi vous éclairer.

Il éclaira le comte et Henri jusqu'à la dernière porte. Un des domestiques, dans son effroi, avait laissé une lampe sur le palier. Henri la prit, et donna le bonsoir à Ludovico. Celui-ci répondit respectueusement, referma la porte, et rentra. En retournant à la chambre à coucher, il examina avec plus de soin toutes les pièces qu'il fallait traverser. Il craignait que quelqu'un ne s'y cachât pour l'effrayer. Personne, excepté lui, ne s'y trouvait. Il laissa les portes ouvertes, et parvint au grand salon dont la muette obscurité le glaça. Il tourna ses regards sur la longue enfilade qu'il venait de parcourir. En se retournant, il aperçut une lumière et sa figure que réfléchissait un miroir ; il tressaillit. D'autres objets se peignaient obscurément sur la même glace ; il ne s'arrêta pas à les examiner. S'avancant promptement dans la chambre à coucher, il remarqua la porte de l'oratoire. Il l'ouvrit. Tout était tranquille. Ses yeux se portèrent sur le portrait de la feue marquise ; il le considéra longtemps avec surprise et attention. Il parcourut ensuite le cabinet, et rentra dans la chambre. Il alluma un bon feu. La flamme pétillante ranima ses esprits, qui commençaient à s'affaiblir par l'obscurité et le silence. On n'entendait alors que le vent qui sifflait à la fenêtre. Ludovico prit une chaise, mit une table auprès du feu, prit une bouteille de vin, quelques provisions de sa corbeille, et commença à manger. Quand il eut fait son repas, il mit son épée sur la table ; et, n'étant pas disposé à dormir, il tira de sa poche le livre dont il avait parlé.



C'était un recueil de vieux contes provençaux. Ludovico raccommoda son feu, moucha sa lampe, rapprocha sa chaise, et se mit à lire. L'histoire sur laquelle il tomba captiva bientôt toute son attention.

Le comte, pendant ce temps, était retourné dans la salle à manger, où tout le monde l'attendait. Chacun s'était retiré au cri perçant de Dorothee ; et l'on fit mille questions sur l'état de l'appartement. Le comte railla les uns et les autres de leur retraite précipitée et de leur faiblesse superstitieuse ; et l'on en vint à cette question : Si les âmes séparées des corps ont le pouvoir de revenir sur la terre, si même dans ce cas les esprits peuvent devenir visibles ? Le baron était d'opinion que le premier effet était probable, et que le second était possible.

## CHAPITRE XXXVIII.

Le comte avait très-peu dormi ; il se leva de bonne heure ; et, pressé d'entretenir Ludovico, il courut à l'appartement du nord. La première porte était fermée en dedans ; il fut donc obligé de frapper très-fort, mais ni ses coups ni sa voix ne furent entendus. Il considéra l'intervalle qui séparait cette porte de la chambre à coucher, et pensa que Ludovico, las de veiller, était tombé sans doute dans un profond sommeil. Le comte, peu surpris de ne recevoir aucune réponse, se retira et alla se promener.

Le temps était sombre ; le soleil, qui se levait sur la Provence, ne répandait qu'une faible lumière ; ses rayons combattaient contre les vapeurs qui s'élevaient de la mer et qui promenaient leurs lourdes masses sur le sommet des bois, qu'ornaient alors les teintes variées dont l'automne enrichit le feuillage. La tempête était passée, mais la mer, toujours agitée, mugissait encore. Le comte, à qui ce jour grisâtre et vapoureux ne déplaisait pas, entra dans les bois et s'y promena, enseveli dans une profonde méditation.



Henry et Blanche.

Emilie s'était aussi levée de bonne heure, et avait dirigé sa promenade vers le promontoire escarpé d'où on découvrait l'Océan. Les événements du château occupaient son esprit, et Valancourt était aussi l'objet de ses tristes pensées. Elle ne pouvait encore songer à lui avec indifférence ; sa raison lui reprochait continuellement une tendresse qui survivait dans son cœur à l'estime. Elle se rappelait l'expression qu'avaient ses regards au moment où il l'avait quittée, le ton de sa voix lorsqu'il lui dit adieu ; et si quelque hasard augmentait l'énergie de ses souvenirs, elle versait des larmes amères.

Arrivée à la vieille tour, elle se reposa sur ses marches ruinées et se livra à sa mélancolie. Elle observait les vagues à demi cachées par la vapeur, qui venaient en roulant au rivage et répandaient leur mousse légère autour du rocher sur lequel elles se brisaient. Leur bruit monotone et les nuages obscurs qui se balançaient sur les rochers rendaient la scène plus mystérieuse et plus analogue à l'état de son cœur. Cet état devint trop pénible. Emilie se leva brusquement ; elle traversa quelques ruines de la tour, et vit des lettres gravées sur une muraille. Elle s'approcha pour les examiner ; ces caractères paraissaient grossièrement gravés avec la pointe d'un canif ; mais Emilie les connaissait trop bien : c'était la main de Valancourt, et elle les lut en tremblant.



Emilie.

Il était bien constant que Valancourt avait visité cette tour ; il était même probable que c'était la nuit précédente, puisqu'elle avait été orageuse et que les vers décrivait un naufrage. Il fallait même qu'il n'eût quitté que depuis peu ces ruines. Le soleil ne faisait que paraître, et il avait fallu du jour pour tracer les caractères tels qu'ils étaient. Il était donc encore bien vraisemblable que Valancourt n'était pas loin.

Pendant que ces idées parcouraient avec rapidité l'imagination d'Emilie, tant d'émotions la combattirent, qu'elle en fut presque accablée ; mais son premier mouvement fut d'éviter une rencontre, et elle reprit à la hâte le chemin qui menait au château.

En rentrant au château, Emilie se retira chez elle, et le comte alla à l'appartement du nord. La porte était encore fermée. Déterminé à réveiller Ludovico, le comte appela d'une voix plus forte. Un morne silence succéda. Le comte appela ses gens, et leur demanda s'ils avaient vu ou entendu Ludovico ; tous répondirent avec effroi que depuis la nuit aucun d'eux n'avait approché de l'appartement du nord.

— Il dort profondément, dit le comte ; il est si éloigné de la porte d'entrée, qu'on ne peut se faire entendre : il faudra l'enfoncer. Apprêtez quelques masses, et suivez-moi.

Les domestiques restèrent muets et interdits ; il fallut que toute la maison s'assemblât pour que le comte fût obéi. Dorothee en même temps parla d'une autre porte qui ouvrait sur la galerie du grand escalier, donnait sur l'antichambre du salon, et se trouvait conséquemment beaucoup plus près de la chambre à coucher. Il était naturel que Ludovico fût plutôt éveillé par cette porte. Le comte s'y rendit ; mais ses efforts furent également inutiles. Il commença à craindre sérieusement, et se disposait lui-même à enfoncer la porte ; mais les beautés qu'il y remarquait retinrent son coup ; elle lui parut d'ébène, tant son poli était noir et son grain serré ; mais elle n'était que de mêlée ; et la Provence, dans ce temps, était citée pour ses forêts de ce bois. Le comte, en faveur de son prix et de la délicatesse de ses sculptures, épargna cette



lantes assemblées. La vieille Dorothee soupirait, et disait que l'aspect du château lui rappelait encore sa jeunesse.

Après avoir orné quelques-unes des fêtes du château, Emilie et Valancourt prirent congé de leurs tendres amis, et retournèrent à la vallée. La bonne, la fidèle Thérèse les reçut avec une joie sincère. Les ombrages de ce lieu cheri semblèrent, à leur arrivée, leur offrir obligeamment les plus tendres souvenirs. En parcourant ces lieux si longtemps habités par M. et madame Saint-Aubert, Emilie montrait avec tendresse les endroits où ils aimaient à reposer, et son bonheur lui semblait plus doux, en pensant que tous deux ils l'auraient embelli d'un sourire.

Valancourt la mena au platane, où, pour la première fois, il avait osé lui parler de son amour. Le souvenir des chagrins qu'ensuite il avait endurés, des malheurs, des dangers qui avaient suivi cette rencontre, augmenta le sentiment de leur félicité actuelle. Sous cet ombrage sacré, et voué pour jamais à la mémoire de Saint-Aubert, ils jurèrent l'un et l'autre de chercher à s'en rendre dignes, en imitant sa douce bienveillance; en se rappelant que toute espèce de supériorité impose des devoirs à celui qui en jouit; en offrant à leurs semblables, outre les consolations et les bienfaits que la prospérité doit tous les jours à l'infortune, l'exemple d'une vie passée dans la reconnaissance envers Dieu, et la constante occupation d'être utile à l'humanité.



Sœur Françoise raconte à Emilie l'histoire d'Agnès.

Aussitôt après leur retour, le frère de Valancourt vint le féliciter de son mariage, et rendre hommage à Emilie. Il fut si content d'elle, si heureux de la riante et heureuse perspective que ce mariage offrait à Valancourt, que sur-le-champ il lui remit une partie de son bien; et, comme il n'avait point d'enfant, il lui assura la totalité de sa succession.

Les biens de Toulouse furent vendus. Emilie racheta de M. Quesnel

l'ancien domaine de son père; elle dota Annette, et l'établit à Epourville avec Ludovico. Valancourt et elle-même préférèrent à toute autre demeure les ombres chéries de la vallée; ils y fixèrent leur résidence; mais chaque année, par respect pour M. Saint-Aubert, ils allèrent passer quelques mois dans l'habitation où il avait été élevé.



La Réconciliation.

Emilie pria Valancourt de trouver bon qu'elle remit à M. de Bonnac le legs qu'elle avait reçu de la signora Laurentini. Valancourt, quand elle fit cette demande, sentit tout ce qu'elle avait pour lui d'obligéant. Le château d'Udolphé revenait aussi à l'épouse de M. de Bonnac, la plus proche parente de cette maison; et cette famille, longtemps malheureuse, goûta de nouveau l'abondance et la paix.

Oh! combien il serait doux de parler longtemps du bonheur de Valancourt et d'Emilie! de dire avec quelle joie, après avoir souffert l'oppression des méchants et le mépris des faibles, ils furent enfin rendus l'un à l'autre; avec quel plaisir ils retrouvèrent les paysages chéris de leur patrie! combien il serait doux de raconter comment, rentrés dans la route qui conduit le plus sûrement au bonheur, tendant sans cesse à la perfection de leur intelligence, ils jouirent des douceurs d'une société éclairée, des plaisirs d'une bienfaisance active, et comment les bosquets de la vallée redevinrent le séjour de la sagesse et le temple de la félicité domestique!

Puisse-t-il du moins avoir été utile de démontrer que le vice peut quelquefois affliger la vertu; mais que son pouvoir est passager, et son châtement certain! tandis que la vertu froissée par l'injustice, mais appuyée sur la patience, triomphe enfin de l'infortune!

Et si la faible main qui a tracé cette histoire a pu, par ses tableaux, soulager un moment la tristesse de l'affligée, par sa morale consolante; si elle a pu lui apprendre à en supporter le fardeau, ses humbles efforts n'auront pas été vains, et l'auteur aura reçu sa récompense.

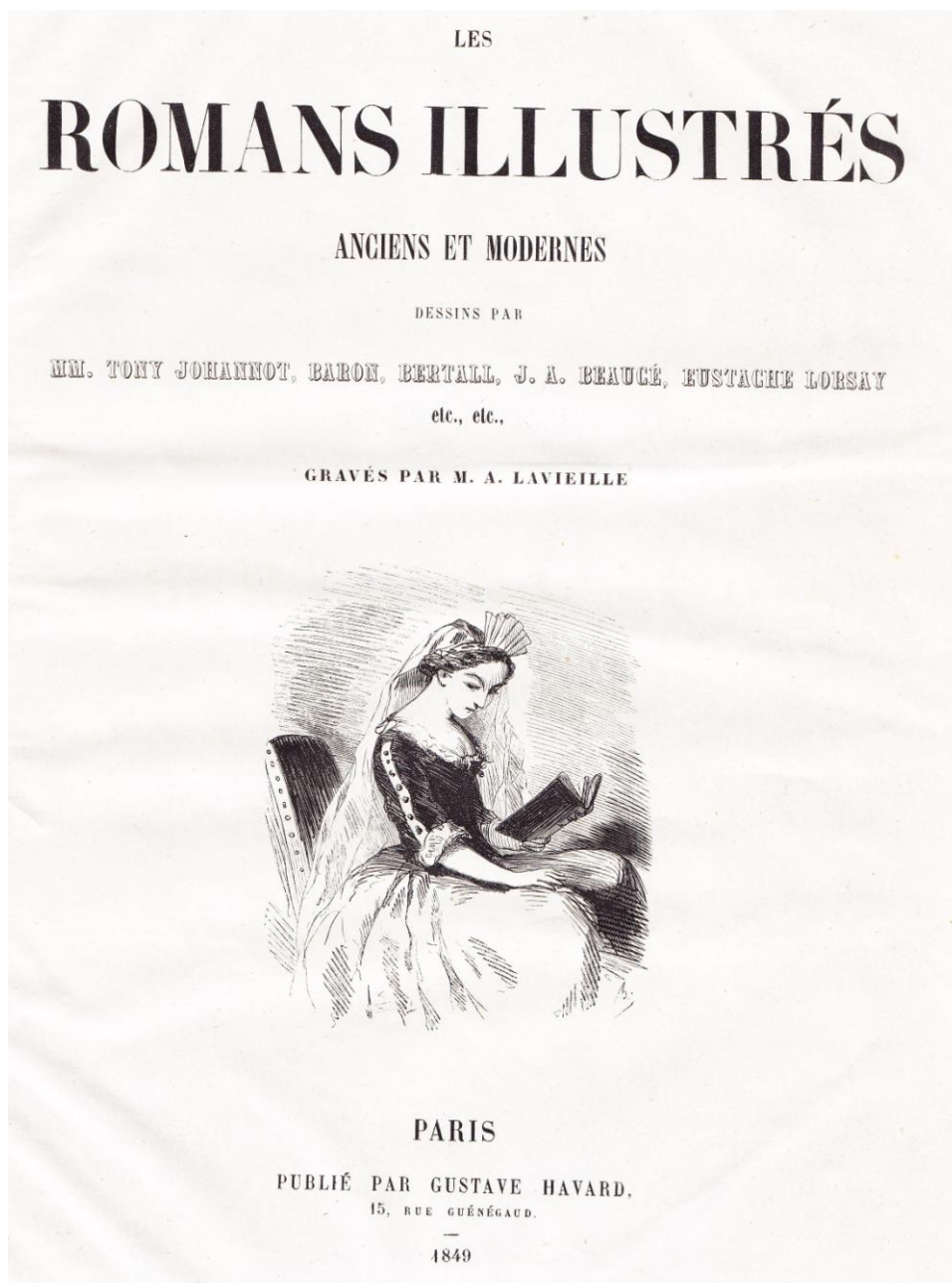


## **BIBLIOGRAPHIE.**

***Les Romans illustrés anciens et modernes*** ;  
Paris, édité par Gustave Havard, 1849, in-4° (31 x  
21 cm), environ 500 pages.

**Adrien LAVIEILLE (1818-1862) :**

[https://data.bnf.fr/fr/13325825/adrien\\_lavieille/](https://data.bnf.fr/fr/13325825/adrien_lavieille/)  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques\\_Adrien\\_Lavieille](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Adrien_Lavieille)





**BLACHON**, Remi ; *La gravure sur bois au XIX<sup>e</sup> siècle : l'âge du bois debout* ; Paris, Les éditions de l'amateur ; 2001, 287 pages. (Index des graveurs, illustrateurs, peintres, éditeurs et imprimeurs)

**GUSMAN**, Pierre ; *La gravure sur bois en France au XIX<sup>e</sup> siècle* ; Paris, Editions Albert Morancé ; 1929, 321 pages + 96 planches hors texte.

Hommage à des illustrateurs ou graveurs d'Alexandre **DUMAS** père (1802-1870), mis en valeur dans un « *Album spécimen* » (50 dessins extraits de l'édition illustrée des *Oeuvres complètes illustrées*) des Editions Le Vasseur vers 1905. **LIENS INTERNET** :

<https://www.idesetautres.be/upload/DUMAS%20ILLUSTRATEURS%20GRAVEURS%20LE%20VASSEUR%20ALBUM%20SPECIMEN%20OEUVRES%20ILLUSTREES%201905%20LIENS%20INTERNET%2050%20DESSINS.pdf>

**14** illustrations réalisées en 1846 par A. **DEVERIA** ou Louis **MARCKL** et gravées sur bois principalement par **Hébert** ou J. **BOUDEVILLE** ou **DEREPAS**, dans “*Le chevalier de Maison-Rouge*” d'Alexandre **DUMAS** père, dans *L'écho des feuilletons* (recueil de nouvelles, légendes, anecdotes, épisodes, etc ; extraits de la



*Presse contemporaine, par MM. J.-B. FELLENS et L.-P. DUFOUR*), ; Paris, chez les éditeurs ; 1846, deuxième série, troisième année) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ILLUSTRATIONS%20POUR%20ROMANS%20POPULAIRES%2020%20FRANCE%20BELGIQUE%20MILIEU%2019S%20DEBUT%2020S.pdf>

Illustrations (2 par fascicule) dans les ***Chefs-d'Oeuvre des Grands Romanciers du XIX<sup>ème</sup> siècle / Les Bons romans*** (série **bleue**) ; E. Girard et A. Boitte éditeurs ; Paris, 1893, 22 volumes in-4° (22 x 31,5), 1139 fascicules. Cartonnage **bleu** d'éditeur avec typo or sur le dos et le premier plat ; toison sur le dos.

**TOUTES** les illustrations (gravures) du tome **1** (fascicules 1-52) via :

<https://www.idesetautres.be/upload/ILLUSTRATIONS%20GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T1%201893%20FASCICULES%201-52%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations (gravures) dans le tome **2** (fascicules 53-104) :

<https://www.idesetautres.be/upload/ILLUSTRATIONS%20GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T2%201893%2053-104%20LIENS%20INTERNET.pdf>



**TOUTES** les illustrations (gravures) dans le tome **3** (fascicules 105-156) :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T3%201893%20105-156%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations (gravures) dans le tome **4** (fascicules 157-208) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T4%201893%20157-208%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations (gravures) dans le tome **5** (fascicules 209-260) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T5%201893%20209-260%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations (gravures) dans le tome **6** (fascicules 261-312) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T6%201893%20261-312%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations (gravures) dans le tome **7** (fascicules 313-364) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20BLEUE%20T7%201893%20313-364%20LIENS%20INTERNET.pdf>



Illustrations (2 par fascicule) dans les ***Chefs-d'Oeuvre des Grands Romanciers du XIX<sup>ème</sup> siècle / Les Bons romans*** (série **rouge**) ; E. Girard et A. Boitte éditeurs ; Paris, 1896, 23 volumes in-4° (22 x 31,5), 1206 fascicules. Cartonnage **rouge** d'éditeur avec typo or sur le dos et le premier plat ; toison sur le dos. Nombreuses illustrations en noir et blanc in-texte (2 par fascicule). **Liens INTERNET** vers chacune.

**TOUTES** les illustrations dans le tome **1** :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T1%201896%20FASCICULES%201-59%201138-1196%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations dans le tome **2** :

<https://www.idesetautres.be/upload/ILLUSTRATIONS%20GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T2%201896%20FASCICULES%2060-111%201197-1247%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations dans le tome **3** :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T3%201896%20FASCICULES%20112-163%201248-1300%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations dans le tome **4** :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T4%201896%20FASCICULES%20164-215%201301-1362%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations dans le tome **5** :



<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T5%201896%20FASCICULES%20216-267%201363-1404%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**TOUTES** les illustrations dans le tome **6** :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=GRAVURES%20BONS%20ROMANS%20SERIE%20ROUGE%20T6%201896%20FASCICULES%20268-319%201405-1456%20LIENS%20INTERNET.pdf>

Nous avons mis à votre disposition quelque **200** illustrations réalisées par **TOFANI** et gravées par Narcisse **NAVELLIER** et Léon **MARIE** pour une réédition d'oeuvres d'Eugène **SUE** par Jules Rouff, entre 1890 et 1902, en l'occurrence dans 18 des 19 livraisons des ***Mystères de Paris*** ("Oeuvres illustrées").

Nous mettons hebdomadairement à votre disposition sur notre site les fascicules des ***Mystères de Paris*** d'Eugène **SUE**, extraits d'une édition illustrée de **500** dessins originaux et publiée en 1844 à Paris (librairie de Coquillion), figurant dans 3 volumes en notre possession.

Nous mettons hebdomadairement à votre disposition sur notre site les chapitres d'une « contrefaçon » du ***Juif errant*** d'Eugène **SUE**, une édition belge illustrée (Bruxelles ; Meline, Cans et compagnie ; 1846), figurant dans 3 tomes en notre possession.

Bernard **GOORDEN** ; « Gravures des frontispices



par Joseph **COOMANS** (1816-1889) des 17 chapitres de **Baudouin bras-de-fer, ou les Normands en Flandre** (1840-1841) » :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRAVURES%20COOMANS%20FRONTISPICES%20%2017%200CHAPITRES%20BAUDOUIIN%20BRAS%20DE%20FER%201840.pdf>

**COOMANS** aîné ; **Baudouin bras-de-fer, ou les Normands en Flandre** (avec 100 dessins de Joseph COOMANS, gravés par Auguste et Charles COOMANS) ; Bruxelles, Imprimerie De Masure ; 1840-1841, 230 pages.

Liens **INTERNET** vers les illustrations de **TOFANI**, gravées par Narcisse **NAVELLIER** et Léon **MARIE**, introduisant les 61 chapitres du livre **La vie du vaillant Bertrand Du Guesclin** (d'après la chanson de geste du trouvère Cuvelier et la chronique en prose contemporaine), texte rajeuni par Mademoiselle E. **Dufaux de la Jonchère** (Paris, Garnier frères libraires-éditeurs ; 1885, VIII-535 pages, 61 chapitres, 7 gravures hors texte).

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=VIE%20BERTRAND%20DU%20GUESCLIN%20CONTRIBUTIONS%20REDECOUVERTE%2068%20GRAVURES%20FRANCE%20DIX-NEUVIEME%20SIECLE%20TOFANI%20NAVELLIER%20MARIE%201885%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « *Hoe Lode OPDEBEEK (1869-1930) boeken liet illustreren die hij uitgaf* **1** / *Comment Lode OPDEBEEK (1869-1930) faisait illustrer des livres qu'il éditait* **1** : *Terugkomende*



pentekeningen van Emiel WALRAVENS (1879-1914) in 5 vergeleken boeken / Illustrations récurrentes d'Emiel WALRAVENS (1879-1914) dans 5 livres (**De Bruid van Jan van Breydel, Groeninghe, Genoveva van Brabant / Geneviève de Brabant, La vie de Marie Stuart, Kerlingaland**) :

<http://www.idesetautres.be/upload/AFBEELDINGE%20EMIEL%20WALRAVENS%20BRUID%20JAN%20BREYDEL%20VERGELEKEN%20MET%20NHOUD%204%20ANDERE%20BOEKEN%20BG%20OORDEN.pdf>

Essais de Jacques VAN HERP consacrés au roman populaire et abondamment illustrés.

« **Harry Dickson** » (DEUX volumes ; 328 pages, en 3 parties) in IEA3233 :

<http://idesetautres.be/upload/IEA3233A1%20VAN%20HERP%20HARRY%20DICKSON%201A.zip>

<http://idesetautres.be/upload/IEA3233A2%20VAN%20HERP%20HARRY%20DICKSON%201B.zip>

<http://idesetautres.be/upload/IEA3233B%20VAN%20HERP%20HARRY%20DICKSON%202.zip>

« **José MOSELLI et la SF** » (268 pages, en 3 parties), in IEA4344 :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA4344A%20VAN%20HERP%20MOSELLI%20001-080.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA4344B%20VAN%20HERP%20MOSELLI%20081-160.zip>



<http://www.idesetautres.be/upload/IEA4344C%20VAN%20HERP%20MOSELLI%20161-264.zip>

« *Les Romans de cape et d'épée TALLANDIER (1932-1942)* », in IEA72 :

<https://www.idesetautres.be/upload/VAN%20HERP%20ROMANS%20CAPE%20ET%20EPEE%20TALLANDIER%201932-1942%20IEA72%201994.pdf>

### Romans historiques déjà republiés par nos soins.

Théodore **CAHU**, *Du Guesclin* (pour ses superbes illustrations par Paul de Sémant) :

<https://www.idesetautres.be/upload/CAHU%20SEMANT%20DU%20GUESCLIN%20LIENS%20INTERNET%20INTEGRALITE.pdf>

**25** chapitres des *Facéties de Charles-Quint* (Anvers, Imprimerie Nationale) :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=FACETIES%20CHARLES%20QUINT%20ANVERS%20IMPRIMERIE%20NATIONALE%20LIENS%20INTERNET%2025%20CHAPITRES.pdf>

**16** chapitres de *La vengeance d'un Hautecoeur* par Madame Louise de **BELLAIGUE**, née de Beauchesne (Paris, Alcide Picard éditeur / Maison Quantin, s.d. = 1888, 256 pages. « *Bibliothèque de l'éducation maternelle* ») Reliure pleine percaline décoré, toutes tranches dorées.

Ce roman historique se déroulant au Moyen âge vaut déjà le détour pour les illustrations d'Alfred **MONTADER** (1855-19..), gravées par PETIT (18??-19 ??).



<https://www.idesetautres.be/upload/BELLAIGUE%20VENGEANCE%20HAUTECOEUR%201888%20ILLUSTRATIONS%20MONTADER%20LIENS%20INTERNET%2016%20CHAPITRES.pdf>

Roman sur l'époque du **Moyen Age** de J. A. **VESTERS** (1844-1881), « *L'héritière de Duivenvoorde* :

<https://www.idesetautres.be/upload/VESTERS%20HERITIERE%20DUIVENVOORDE%20ILLUSTRATION%20EUROPEENNE%201879%20LIENS%20INTERNET.pdf>

**15** chapitres de *Marie de Brabant* (1254-1322), roman historique du **Moyen Age**, par M. HUBERT (= Hubert MELIS, 1872-1949 ; Anvers, Lode Opdebeek ; 1904 ; II-476 pages ; dessins de Emiel **WALRAVENS**), traduit du néerlandais d'après M. HUIBRECHTS ou HUYBRECHTS, *Maria van Brabant* (Antwerpen, Lode Opdebeek ; 1903 ; 478 pages).

<https://www.idesetautres.be/upload/MARIE%20DE%20BRABANT%20HUBERT%20ILLUSTRATIONS%20EMIEL%20WALRAVENS%201904%20LIEN%20INTERNET%20015%20CHAPITRES%20OPDEBEEK.pdf>

### Autres oeuvres déjà republiées par nos soins.

51 numéros de la revue *Der Orchideengarten* (1918-1921) aux nombreuses illustrations en noir et blanc et aux couvertures en couleurs :

<https://www.idesetautres.be/upload/ORCHIDEENGARTEN%201918-1921.pdf>



Michel de **GHELDERODE** (1898-1962), Bruxellois, a écrit en 1918-1922 ***L'Histoire comique de Keizer Karel telle que la perpétuèrent jusqu'à nos jours les gens de Brabant et de Flandre.*** Nous vous proposons une publication de la troisième édition (1943 ; Bruxelles, « Les Editions du Carrefour »). Les illustrations sont d'Albert DAENENS (1883-1952). Keizer Karel est **Charles-Quint** pour les francophones et Carlos V pour les Espagnols.

Vous trouverez la table des matières avec les **liens INTERNET** vers **TOUS** ces **72** récits au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/GHELDERODE%20HISTOIRE%20COMIQUE%20KEIZER%20KAREL%201943%20LIENS%20INTERNET%2072%20RECITS%20BGOORDEN.pdf>

Livre insolite d'Edmond **CATTIER**, ***La distillerie / le cabaret du diable vert*** (illustrations, dont 13 planches hors texte, d'après les dessins de F. **Gailliard**) ; Paris, H. Le Soudier ; Bruxelles, J. Lebègue et Cie éditeurs ; s.d. (vers 1900), in-8°, 147 pages, 19 chapitres. (Reliure de percaline rouge ornée) (Photogravures de Jean Malvaux)

C'est l'histoire d'un café maudit, de diable et de villages imaginaires (ou qui n'existent plus) comme Thorinnes, Beusart, Trazière, Templaine, Saintagne. Il s'agit aussi de propagande antialcoolique sous forme de fiction.



<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=CATTIER%20DISTILLERIE%20CABARET%20ODIABLE%20VERT%201900%20FRANZ%20GAILLIARD%20LIENS%20INTERNET%2019%20CHAPITRES.pdf>

3 (trois) romans historiques de Roberto J. **Payró** mettant en scène des *conquistadores* espagnols du 16<sup>ème</sup> siècle, découvrant Argentine et Paraguay.

***La mer d'eau douce*** (1927, plantant le décor du suivant) ; liens INTERNET vers les **20** chapitres :

<http://www.idesetautres.be/upload/MAR%20DULCE%20FR%20PAYRO%20POSTFACE%20BGOORDEN%20LIENS%20INTERNET%20CHAPITRES.pdf>

[https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/payro\\_mer\\_eau\\_douce\\_mar\\_dulce\\_1.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/payro_mer_eau_douce_mar_dulce_1.pdf)

[https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/payro\\_mer\\_eau\\_douce\\_mar\\_dulce\\_2.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/payro_mer_eau_douce_mar_dulce_2.pdf)

***Le capitaine Vergara*** (1925 ; « suite » de ***La mer d'eau douce***, et plus passionnante) ; liens INTERNET vers les **46** chapitres :

<https://www.idesetautres.be/upload/CAPITAN%20VERGARA%20PAYRO%2046%20CHAPITRES%20TABLE%20MATIERES%20AVEC%20LIENS%20INTERNET.pdf>



## **Les trésors du Roi Blanc**, roman de Roberto J. Payró sur le même sujet :

<https://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20TRESORS%20ROI%20BLANC%201926%20LIE%20NS%20INTERNET%20CHAPITRES%201-7%20QUETE%20CITE%20CESARS.pdf>

## Œuvres republiées dans « IDES... ET AUTRES ».

Collection "IDES...ET AUTRES" hors commerce (1986 - 1998).

Découvrez (téléchargement GRATUIT) :

IEAhc44 1/94 **Contes de terreur** (1919-1927 ; recueil 10 textes par E. M. LAUMANN / MADOURAUD)

IEAhc49 4/94 **Paris, capitale des ruines**. Archeopolis (anthologie de 7 textes / Marc MADOURAUD)  
Nom : IEAHC49 PARIS CAPITALE DE RUINES 1 - Rajouté le 14/04/2011

Description : « *Paris, capitale de ruines* », anthologie (sous-titrée « *Archeopolis et autres contes* », anglo-saxons) sur les découvertes futures des ruines de Paris, composée et préfacée par Marc MADOURAUD. La première partie contient 5 fictions de : A. Bonnardot, Ty, L. Clarétie, P.-Max Simon, O. Béliard.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC49%20PARIS%20CAPITALE%20DE%20RUINES%201.zip>

Nom : IEAHC49 PARIS CAPITALE DE RUINES 2 - Rajouté le 14/04/2011

La deuxième partie contient 2 fictions de : E. Fourrier et A. Muller, ainsi qu'une bibliographie et une table des gravures.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC49%20PARIS%20CAPITALE%20DE%20RUINES%202.zip>

IEAhc57 1/96 **La Vie Mystérieuse** (anthologie 22 textes / MADOURAUD sur la revue de 1909-14)  
Nom : IEAHC57A VIE MYSTERIEUSE 1 001-052 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC57A%20VIE%20MYSTERIEUSE%201%20001-052.zip>

Description : *ANTHOLOGIE DE TEXTES EXTRAITS DE LA REVUE "LA VIE MYSTERIEUSE" (1909-1914), COMPOSEE ET PREFACEE PAR MARC MADOURAUD. CETTE PARTIE N°1 CONTIENT LA PREFACE ET 1 TEXTE DE L. de LARMANDIE.*

Nom : IEAHC57B VIE MYSTERIEUSE 2 053-088 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC57B%20VIE%20MYSTERIEUSE%202%200053-088.zip>

CETTE PARTIE N°2 CONTIENT 5 TEXTES DE E. GANCHE, J.-A. NAU, G. BOURGEAT, J.de KERLECQ ET P. GIFFARD.

Nom : IEAHC57C VIE MYSTERIEUSE 3 089-144 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC57C%20VIE%20MYSTERIEUSE%203%200089-144.zip>

CETTE PARTIE N°3 CONTIENT 11 TEXTES DE S. DEGLANTINE, R. KIPLING, RENE d'ANJOU (2) , J. RAMEAU, R. SCHWAEBLE, J. JOSEPH-RENAUD, P. DESIRIEUX (3) ET L. BERTHAUT.

Nom : IEAHC57D VIE MYSTERIEUSE 4 145-184 - Rajouté le 05/12/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAHC57D%20VIE%20MYSTERIEUSE%204%200145-184.zip>

CETTE PARTIE N°4 CONTIENT 4 TEXTES DE P. DESIRIEUX, G.-C. RICHARD, A. MERCEREAU ET N. CASANOVA, AINSI QU'UN PORTFOLIO INTITULE « LES TERRIENS DANS VENUS », LA BIBLIOGRAPHIE ET UN ESPACE PUBLICITAIRE.

IEAhc63 4/96 **Surhumanités** (anthologie 10 textes / Marc MADOURAUD)



Nom : IEAhc63A SURHOMMES 1 001-039 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc63A%20SURHOMMES%201%20001-039.zip>

Description : ANTHOLOGIE SUR LES SURHOMMES ET LES RACES FUTURES, COMPOSEE ET PREFACEE PAR MARC MADOURAUD : SURHUMANITES - LA RACE QUI VAINCRA ET AUTRES HISTOIRES. PARTIE N°1 CONTENANT PREFACE NOTES ET BIBLIOGRAPHIE.

Nom : IEAhc63B SURHOMMES 2 040-087 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc63B%20SURHOMMES%202%20040-087.zip>

Description : PARTIE N°2 DE L'ANTHOLOGIE SURHUMANITES DE MARC MADOURAUD. CONTIENT 4 TEXTES DE A. CAPUS, O. BELIARD, G. DE TARDE ET J. SAGERET.

Nom : IEAhc63C SURHOMMES 3 088-121 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc63C%20SURHOMMES%203%20088-121.zip>

Description : PARTIE N°3 DE L'ANTHOLOGIE SURHUMANITES DE MARC MADOURAUD. CONTIENT 6 TEXTES DE H.-J. PROUMEN (x2), J. RAMEAU (x2), M. DAIREAUX ET P. MICHEL.

IEAhc64 1/97 **Heu-Heu ou le monstre** (1923), par Henry Rider HAGGARD

IEAhc64A HAGGARD 001-073 - Rajouté le 30/12/2010

Description : Nous avons en 1996 consacré « IDES ... ET AUTRES » hors commerce N°64 à un roman inédit de l'écrivain Henry **Rider HAGGARD**, « Heu-Heu ou le monstre » (« Heu-Heu or the monster »), écrit en 1871 et faisant partie du « cycle d'Allan Quatermain ». Traduit et admirablement préfacé par Marc **MADOURAUD**.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc64A%20HAGGARD%20001-073.zip>

IEAhc64B HAGGARD 074-135 - Rajouté le 30/12/2010

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc64B%20HAGGARD%20074-135.zip>

IEAhc64C HAGGARD 136-205 - Rajouté le 30/12/2010

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc64C%20HAGGARD%20136-205.zip>

IEAhc71 4/97 Les Mondes du SI par Stanley G. WEINBAUM (1935 ; recueil 3 textes / MADOURAUD)

IEAhc72 1/98 10 ans de SF dans "La Caricature"/ALBERT ROBIDA (anthologie / MADOURAUD)

Nom : IEAhc72A ROBIDA 1 01-10 - Rajouté le 05/11/2009

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72A%20ROBIDA%201%2001-10.zip>

Description : **10 ANNEES DE SF DANS "LA CARICATURE"**, revue dirigée par ALBERT ROBIDA - ANTHOLOGIE PREFACEE ET COMPOSEE PAR MARC MADOURAUD, A L'OCCASION DU CENT CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'ALBERT ROBIDA. PARTIE N°1 DE 6.

Nom : IEAhc72b ROBIDA 2 11-19 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°2 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72B%20ROBIDA%202%2011-19.zip>

Nom : IEAhc72c ROBIDA 3 20-26 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°3 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72C%20ROBIDA%203%2020-26.zip>

Nom : IEAhc72d ROBIDA 4 27-33 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°4 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72D%20ROBIDA%204%2027-33.zip>

Nom : IEAhc72E ROBIDA 5 34-40 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°5 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72E%20ROBIDA%205%2034-40.zip>

Nom : IEAhc72F ROBIDA 6 41-43 - Rajouté le 05/11/2009

PARTIE N°6 DE *ROBIDA ET LA SF DANS "LA CARICATURE"*.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc72F%20ROBIDA%206%2041-43.zip>

**IEAhc79 4/98 God save SF 1 (anthologie anglo-saxonne ; 7 textes / Marc MADOURAUD)**

Nom : IEAhc79A GOD SAVE SF 1A 001-054 - Rajouté le 06/11/2009

"*GOD SAVE SF 1*", DERNIER NUMERO DE "IDES...ET AUTRES", PARU SUR SUPPORT PAPIER EN DECEMBRE 1998. ANTHOLOGIE TRADUITE ET PRESENTEE PAR MARC MADOURAUD. CETTE PARTIE N°1 CONTIENT : LA TABLE DES ILLUSTRATIONS, UNE PREFACE ET UN TEXTE DE CLEMENT FEZANDIE.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc79A%20GOD%20SAVE%20SF%201A%20001-054.zip>

Nom : IEAhc79B GOD SAVE SF 1B 055-104 - Rajouté le 01/07/2011

PARTIE N°2 DE "*GOD SAVE SF 1*". CONTIENT 3 TEXTES DE : OWEN OLIVER, WARDON ALLAN CURTIS ET BERTRAND ATKEY.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc79B%20GOD%20SAVE%20SF%201B%20055-104.zip>

Nom : IEAhc79C GOD SAVE SF 1C 105-158 - Rajouté le 06/11/2009

PARTIE N°3 DE *GOD SAVE SF 1*. CONTIENT : DES TEXTES DE GEORGE GRIFFITH, EDWARD PAGE MICHELL ET GEORGE FORREST; UN PORTFOLIO CONSACRE A HARRY GRANT DART; UNE BIBLIOGRAPHIE DES TITRES ET UNE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc79C%20GOD%20SAVE%20SF%201C%20105-158.zip>

**IEAhc80 God save SF 2 (anthologie anglo-saxonne ; 7 textes / Marc MADOURAUD)**

Nom : IEAhc80 1 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Description : « *God save SF 2* », anthologie (sous-titrée « *En plein soleil* », et autres récits anglo-saxons), traduite et présentée par Marc MADOURAUD. Volume inédit sur support papier, il aurait dû paraître dans la collection « *IDES ... ET AUTRES* » en mars 1999. Pour faciliter votre téléchargement, nous l'avons scindée en 4. Cette première partie contient 2 fictions de R. Duncan Milne et S. Leacock.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%201%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc80 2 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Cette deuxième partie contient 3 fictions de G. Daulton, E. Douglass & E. Pallander et E. Page Mitchell.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%202%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc80 3 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Cette troisième partie contient 2 fictions de A. B. Reeve et J. Buchan.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%203%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc80 4 GOD SAVE SF 2 - Rajouté le 02/06/2011

Cette quatrième partie contient 2 fictions de : P. Bo'ld et A. Merritt.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc80%204%20GOD%20SAVE%20SF%202.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 1 001-070 - Rajouté le 02/11/2009

Description : NOUS AVIONS PUBLIE CE FAC-SIMILE EN REDUCTION DE L'EDITION BELGE (1906) DE "*LA GUERRE DES MONDES*" DE H. G. WELLS OU LES ILLUSTRATIONS COULEURS D'ALVIM CORREA N'AVAIENT PAS SUFFISAMMENT ETE MISES EN VALEUR. NOUS LES AVONS CETTE FOIS SCANNEES DIRECTEMENT A PARTIR DE L'ORIGINAL.



<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12A%20WELLS%201%20001-070.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 2 071-137 - Rajouté le 02/11/2009

Description : PARTIE N°2 DE "LA GUERRE DES MONDES" (1906) SUPERBEMENT ILLUSTRÉE EN BELGIQUE PAR ALVIM CORREA. CONTIENT LES CHAPITRES XII A XVII DU "LIVRE PREMIER".

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12B%20WELLS%202%20071-137.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 3 139-207 - Rajouté le 02/11/2009

Description : PARTIE N°3 DE "LA GUERRE DES MONDES" (1906) SUPERBEMENT ILLUSTRÉE EN BELGIQUE PAR ALVIM CORREA. LE "LIVRE DEUXIÈME", "LA TERRE AU POUVOIR DES MARSINIENS", COMMENCE PAR L'ILLUSTRATION LA PLUS CONNUE DE L'ILLUSTRATEUR ET SE POURSUIT JUSQU'AU CHAPITRE XXIV.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12C%20WELLS%203%20139-207%20LIVRE%202.zip>

Nom : IEAhc12A WELLS 4 208-246 - Rajouté le 02/11/2009

Description : PARTIE N°4 DE "LA GUERRE DES MONDES" (1906) SUPERBEMENT ILLUSTRÉE EN BELGIQUE PAR ALVIM CORREA. CHAPITRES XXV A XXVII + TABLE DES MATIÈRES, DES ILLUSTRATIONS HORS TEXTE ET DANS LE TEXTE.

<https://www.idesetautres.be/upload/IEAhc12D%20WELLS%204%20208-246.zip>

**Illustrations** d'Emiel **WALRAVENS** (1879-1914).  
**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van /  
Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**  
(1879-1914) : **1**) De afbeeldingen in / Les  
illustrations dans **Groeninghe** (1910) van / de  
Abraham **HANS** » :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATI  
ONS%2001%20GROENINGHE%20ABRAHAM%20  
HANS%20BGOORDEN.pdf](http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATI<br/>ONS%2001%20GROENINGHE%20ABRAHAM%20<br/>HANS%20BGOORDEN.pdf)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van /  
Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**  
(1879-1914) : **1bis**) De afbeeldingen / de  
**portretten** in / Les illustrations / les **portraits** dans  
**Groeninghe** (1910) van / de Abraham **HANS** :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATI  
ONS%2001bis%20GROENINGHE%20PORTRETTE](http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATI<br/>ONS%2001bis%20GROENINGHE%20PORTRETTE)

[N%20PORTRAITS%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf](http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2001ter%20GROENINGHE%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **1ter**) Andere afbeeldingen in / Autres illustrations dans **Groeninghe** (1910) van / de Abraham **HANS**. Sommige misschien van Edmond Van Offel, moeilijk te onderscheiden :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2001ter%20GROENINGHE%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **2**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Het nevelmanteltje** (1923 ?) van / de K. **BOUTER** (= Lode **OPDEBEEK**) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2002%20NEVELMANTELJTJE%20kBOUTER%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **3**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De bokkenrijders in het land van Valkenberg** (1910) van / de Pieter **ECREVISSE** (1804-1879) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2003%20BOKKENRIJDERS%20LAND%20V>



[ALKENBERG%20PIETER%20ECREVISSE%20BGOORDEN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **4**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Het kraaiennest** (1912) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2004%20KRAAIENNEST%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **5**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Maria van Brabant** (1903) van / de Hubert **MELIS** (1872-1949) :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2005%20MARIA%20VAN%20BRABANT%20MELIS%20BGOORDEN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **6**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Genoveva van Brabant** (1866 **en** 1918). Une œuvre traitée par 2 auteurs : Johana-Desideria **COURTMANS-BERCHMANS** (1811-1890) et Jan **VERRIEST**, pseudonyme que nous avons percé à jour, de Lode OPDEBEEK :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIO](#)

[NS%2006%20GENOVEVA%20VAN%20BRABANT%20BGOORDEN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **7**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***De laatste lotgevallen van Robert en Bertrand*** (1905) van / de Jan **BRUYLANTS** (1871-1928) :

[https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2007%20ROBERT%20EN%20BERTRAND%20BRUYLANTS%20BGOORDEN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **8**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***De dodenvelden van Siberië*** (1890) van / de Victor von **FALK** (1861-1926) :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2008%20DODENVELDEN%20SIBERIE%20VON%20FALK%20BGOORDEN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **9**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Vlaamsch Bloed*** (1906) van / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

[http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2009%20VLAAMSCH%20BLOED%20LODEWIJK%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf](#)



**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **11**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Lange Wapper* (o. a. 1912) van / de Karel **ADRIAENSSENS** en van / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2011%20LANGE%20WAPPER%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **12**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *De brandstichter* (1923) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2012%20BRANDSTICHTER%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « Welke **pentekeningen** van Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) waren in Abraham **HANS**' *Antwerpen in zijn verleden* (1907) ? ... » :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%20ANTWERPEN%20IN%20ZIJN%20VERLEDEN%201%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**

(1879-1914) : **13**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***De Italiaansche vuurwerkmaker van*** / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2013%20ITALIAANSCH%20VUURWERKMAKER%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **14**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Alva's standbeeld van*** / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2014%20ALVAs%20STANDBEELD%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **15**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Jeanne d'Arc*** (1898) **van** / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2015%20JEANNE%20ARC%20LODEWIJK%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **16**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans ***Vade-Mecum voor den***



**Tooneelspeler – Liefhebber** (1910) van / de Lode **KRINKELS** (1858-1921).

In dit boek is er ook een verrassing, een « *publiciteit* » voor **HILPERIC EN FREDEGONDE** / Dans ce livre il y a aussi une surprise, une « *publicité* » pour **HILPERIC EN FREDEGONDE**

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2016%20VADE%20MECUM%20TONEELSPILER%20LIEFHEDBER%20KRINKELS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **17**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Hoe men burgemeester wordt** (1910) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2017%20HOE%20MEN%20BURGEMEESTER%20WORDT%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **18**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Betje op zee** (1890 ?) van / de Pol **SELENS** (18??-19 ??) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2018%20BETJE%20OP%20ZEE%20SELENS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **19**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Nikolaas Zannekin** of **Cassel** (1913) van / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2019%20NIKOLAAS%20ZANNEKIN%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **20**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De schuimlopers** (1910) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2020%20SCHUIMLOPERS%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **21**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Jan onversaagd** (1908) van / de Karel **ADRIAENSSENS** (18??-19??) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2021%20JAN%20ONVERSAAGD%20ADRIAENSSENS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **22**) De afbeeldingen in / Les



illustrations dans *De Judas van Tyrol* (19 ??) van / de David **VLEMINCKX** (18 ??-19 ??) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2022%20JUDAS%20VAN%20TYROL%20VLEMINCKX%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **23**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Bertrand, de zwarte jager* of *Gemeente* (1944) van / de Constant **DE KINDER** (1863-1943) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2023%20BERTRAND%20ZWARTE%20JAGER%20GEMEENTE%20DE%20KINDER%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) / **24**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *De meesterknecht* (1855) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2024%20MEESTERKNECHT%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

**VAN GASSE**, Freddy ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **25**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Voor de jeugd / Gemengde*

**vertellingen 2** (1904) **van** / de Constant **DE KINDER** (1863-1943) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2025%20VOOR%20DE%20JEUGD%20GEMENGDE%20VERTELLINGEN%202%20DE%20KINDER%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **26**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Sneeuwitje** (1929) **van** / de K. **BOUTER** (= Lode OPDEBEEK) + **De paradijsvogeltjes** (1931) **van** / de Karel **ADRIAENSSENS** :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2026%20SNEEUWWITJE%20KBOUTER%20PARADIJSVOGELTJES%20ADRIAENSSENS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **27**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Antwerpen na de overgave** (1908 ?) **van** / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2027%20ANTWERPEN%20NA%20DE%20OVERGAVE%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>



**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **28**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De wonderdokter** (1884) van / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2028%20WONDERDOKTER%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **29**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Maarten Van Rossum van** / de Abraham **HANS** (1882-1939) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2029%20MAARTEN%20VAN%20ROSSUM%20ABRAHAM%20HANS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **30**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Vaderland** (19 ??) van / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2030%20VADERLAND%20LODEWIJK%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **31**) De afbeeldingen in / Les

illustrations dans (*Fernand*) *de zeerover* (1845) **van** / de Pieter Frans **VAN KERCKHOVEN** (1818-1857) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2031%20ZEEROVER%20VAN%20KERCKHOVEN%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **32**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Amanda / uit het leven der zinneloozen* (18??) **van** / de Jan Renier **SNIEDERS** (1812-1888) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2032%20AMANDA%20SNIEDERS%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **33**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Generaal De Wet, held van Zuid Afrika* (1907) **van** / de Rik **VAN FIENEN** (1869-1930) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIENS%2033%20GENERAAL%20DE%20WET%20HELD%20ZUID%20AFRIKA%20RIK%20VAN%20FIENEN%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**



(1879-1914) : **34**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Abel Pollet** (1909) van / de Constant **JARDINIER**, schuilnaam van / pseudonyme d'**Abraham HANS** » :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2034%20ABEL%20POLLET%20CONSTANT%20JARDINIER%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**

(1879-1914) : **36**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **De reis rond de wereld door twee Vlaamsche jongens** (1910) van / de **AUCTOR**, schuilnaam van / pseudonyme de **Jan BRUYLANTS Jr.** (1871-1928) :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2036%20REIS%20ROND%20WERELD%20TWE%20VLAAMSCHE%20JONGENS%20AUCTOR%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS**

(1879-1914) : **36**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans **Le tour du monde de deux enfants de Liège** (1911) van / de **AUCTOR**, schuilnaam van / pseudonyme de **Jan BRUYLANTS Jr.** (1871-1928) » :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20ILLUSTRATIONS%20AFBEELDINGEN%2036%20TOUR%20MONDE%20DEUX%20>

[ENFANTS%20LIEGE%20AUCTOR%20BGOORD  
EN.pdf](#)

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **37**) De afbeeldingen in *Jan Breydel* (18 ??) / Les illustrations dans *Jan Breydel van / de Willem VERRIEST* (18 ??-19 ??) » :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2037%20JAN%20BREYDEL%20WILLEM%20VERRIEST%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **38**) De afbeeldingen in *La vie de Marie Stuart, la reine sans couronne* (1906 ?) van / de Henri Gabriel **LAURALI** (18 ??-19??) :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2038%20MARIE%20STUART%20LAURALI%20BGOORDEN.pdf>

**GOORDEN**, Bernard ; « De **pentekeningen** van / Les dessins à la plume de Emiel **WALRAVENS** (1879-1914) : **40**) De afbeeldingen in / Les illustrations dans *Boerenkrijg*, tweede deel, *Vaderland* (1910 ?) van / de Lodewijk **VAN LAEKEN** (1869-1930) :

<https://www.idesetautres.be/upload/EMIEL%20WALRAVENS%20AFBEELDINGEN%20ILLUSTRATIONS%2040%20BOERENKRIJG%202%20VADERLAND%20VAN%20LAEKEN%20BGOORDEN.pdf>



**Groeninghe** (1910) par Abraham **HANS** ; Antwerpen, L. Opdebeek uitgever ; 280 pages) avec de superbes illustrations d'Emiel **WALRAVENS** (1879-1914). Liens INTERNET vers les 44 chapitres :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=ABRAHAM%20HANS%20GROENINGHE%20%201910%20EMIEL%20WALRAVENS%20PENTEKENINGEN%20INTERNET%20LINKS%2044%20HOOFDSTUKKEN.pdf>

Plus de 380 fascicules (de 32 pages) de la "**Abraham HANS' Kinderbibliotheek**" avec une double illustration (dont la couverture) via <https://www.idesetautres.be/?p=ndls>

© 2023, Bernard GOORDEN

Nous vous proposons, **quotidiennement**,  
d'autres gravures (il y en a déjà plus de **4.000**)

à télécharger **GRATUITEMENT**

via l'Espace Téléchargements sur notre site  
<https://www.idesetautres.be>